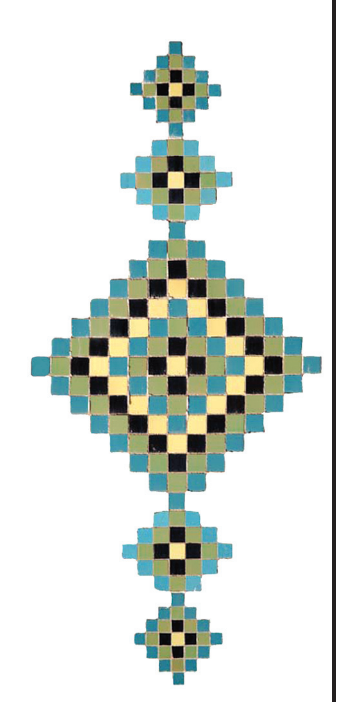

LA REVUE DE
TEHERAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 120, Novembre 2015, 10e ANNEE
2000 TOMANS
5 €
La province du Golestân:
terre d'histoire et
d'échanges aux frontières
de l'Asie centrale (II)
www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
La cascade de Shir-Abâd, Râmiân, à 6 km de Khân-Bebine, province du Golestân





19

LA REVUE DE TEHRAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 120 - Abân 1394
Novembre 2015
Dixième année
Prix 2000 Tomans
5 €



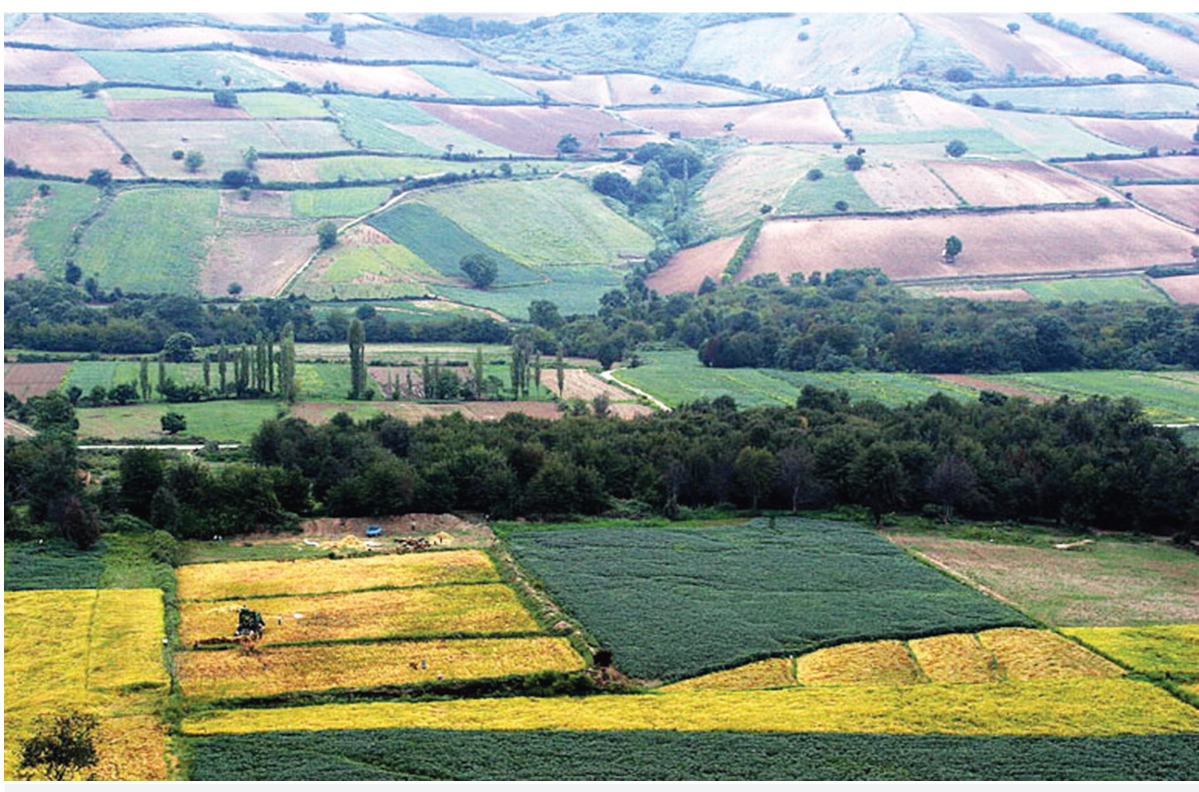
44



56

Sommaire

www.teheran.ir



▲ *Terres agricoles dans l'est de Gorgân*

Aperçu général sur la province du Golestân

Shahâb Vahdati

La province du Golestân est située au nord-est de l'Iran, et au sud-est de la mer Caspienne. Elle a été séparée de la province du Mâzandarân en 1997, pour devenir une entité administrative à part entière. Elle couvre une superficie de 20 380 km^2 et est divisée en douze préfectures, 27 districts ruraux et 868 villages. Elle est bordée par les provinces du Khorassân du nord au nord-est, Semnân au sud, et du Mazândarân au sud-ouest. Elle s'ouvre également sur la mer Caspienne au nord-ouest. Ses principales villes sont Azâdshahr, Aq Qala, Gorgân, Gonbad, Gomishân, Râmi, Kordkouï, Bandar Gaz, Ali Abâd, Gâlikech, Marâveh-tappeh et Minoudasht.

La population de la province

D'après le recensement effectué en 2006, la population de la province du Golestân est estimée à 1 627 238 habitants, dont 732 699 vivant dans des zones urbaines et 894 539 dans des zones rurales. En 2011, le nombre total d'habitants a été réévalué à 1 777 014 personnes. Le nombre d'habitants à Gorgân s'élève à 274 438 personnes, et à 129 167 à Gonbad Kâvous, les deux villes de la province avec une population excédant cent mille habitants.

Les groupes ethniques peuplant la province sont les Turkmènes, les Persans, les Sistanis, les Baloutches, les Azéris, les Turcs Ghezelbâsh, les Mâzandarânis et les Kazakhs. Les Persans se divisent en deux catégories: natifs et immigrants. Outre le persan qui est la langue principale parlée dans la province, certains habitants parlent des dialectes locaux de Gorgân. Le persan est surtout parlé dans des régions centrales et méridionales de la province, tandis que la forte présence des Mâzandarânis dans la moitié occidentale y a induit une forte prévalence de leur

dialecte. La plupart des immigrants dans la province sont des Baloutches, des personnes originaires de la ville de Semnân et des villes du Khorâssân, à l'est de la province. Les Azerbaïdjanais et les Kazakhs habitent pour la plupart la ville de Gonbad, tandis que les Turkmènes sont majoritairement établis à l'est, au centre et au nord de la province. Ils sont sunnites et parlent le turkmène.

Aperçu historique

L'histoire de la civilisation sur cette région remonte à près de sept mille ans, et d'après les recherches effectuées, une grotte nommée Kiaram située dans le district de Gâlikech aurait hébergé des hommes durant l'ère paléolithique. D'autres recherches ont montré que la région de Gorgân abritait, il y a six mille ans, des civilisations antérieures aux Indo-européens. Les vestiges les plus anciens de la période se trouvent autour de la grotte Hotu, près de la ville de Behshahr. Des peintures rupestres attestent de la maîtrise par ces peuplades d'artisanats tels que la poterie, le tissage, la fabrication d'outils en pierre polie, ainsi que la pratique de la domestication d'animaux comme les antilopes. Les fouilles réalisées à Tourang Tappeh, ensemble de collines se situant à 17 km du nord-est de Gorgân, ont également révélé qu'avec des villages bien peuplés, une maîtrise développée de l'art de la poterie et un réseau d'irrigation, l'histoire de cette région est estimée remonter à une époque aussi ancienne que celle de la Ville Brûlée (*shahr-e soukhteh*) dans la province du Sistân, c'est-à-dire au 5e millénaire av. J.-C. Selon les épitaphes achéménides et notamment celles de Darius à Bisotoun, le nom de cette ville est cité sous les noms de Varganah et Gourkân dans des écrits en pahlavi. Quant aux historiens grecs, ils l'appelaient Hyrcan. Darius intégra également un groupe de cavaliers de Gorgân dans son armée.

Selon une source historique, la ville de Gorgân, actuelle capitale de la province, aurait été bâtie par Xerxès qui la baptisa Astarâbâden raison de la visibilité des étoiles, *astar* signifiant «étoile» en ancien persan. Sous le règne d'Artaban II de Parthe (128-124 av. J.-C.), Hyrcan et Kermân étaient contrôlés par la famille Goudarz dont les successeurs y régnèrent de façon indépendante jusqu'au IIe siècle de notre ère.

L'histoire de la civilisation sur cette région remonte à près de sept mille ans, et d'après les recherches effectuées, une grotte nommée Kiaram située dans le district de Gâlikech aurait hébergé des hommes durant l'ère paléolithique.

Grâce à son climat doux et agréable, cette terre fut pendant longtemps le lieu de repos des rois parthes qui firent bâtir



▲ *Grotte de Kiaram*



▲ *Tour de Gorgân, place de Basidj, Gorgân*

la Grande Muraille de Gorgân, plus tard dénommée Barrage d'Alexandre pour protéger l'Iran contre les assauts des Huns. Les travaux de construction de la muraille, qui s'étendait sur plus de 200 km, furent poursuivis durant la période sassanide, tandis qu'Anoushirvân ordonna sa rénovation.

Durant cette même période sassanide, des fortifications furent construites pour résister aux assaillants. Après la conquête de l'Iran par les Arabes musulmans, la région conserva encore longtemps son indépendance, et la ville de Gorgân fut très prospère à l'époque des souverains sassanides réfugiés. Plus tard, elle appartint tantôt à la dynastie des Bouyides, tantôt à celle des Samanides. A la suite de la conquête de l'Iran par Gengis Khân, la ville fut totalement détruite.

Les monarques de la dynastie des Ziyarides (927 à 1090) sont parmi les plus célèbres qui aient régné sur ce pays depuis le début du Xe siècle jusqu'au milieu du XIe, dans la région de Gorgân ainsi que sur un vaste territoire comprenant la province actuelle du Guilân jusqu'aux villes comme Rey, Ispahan et Hamedân. Mardâvij ben Ziyâr, le fondateur de la dynastie, fait remonter ses racines aux derniers rois sassanides, et fonde notamment sur cela ses intentions d'étendre son territoire jusqu'à Bagdad afin de "restaurer" l'ancien Empire Perse. Il échoue cependant à atteindre cet objectif, et les projets de cette dynastie prennent fin avec l'arrivée au pouvoir des Seldjoukides. Ghâbûs bin Voshmgir est le monarque le plus célèbre de cette époque dont l'amour pour les sciences attire dans sa cour de grands noms tels qu'Avicenne et Al-Birouni. Ce dernier effectue un nombre important de ses recherches dans la ville de Gorgân et y rédige l'un de ses premiers ouvrages, *Assâr al-Bâghia men al-Ghoroun al-Khâlia* (Les signes restant des siècles passés), une étude comparative des calendriers des différentes civilisations. Ghâbûs écrit lui-même un livre de littérature en prose et ordonne la construction d'un mausolée colossal qui abritera plus tard sa tombe.

Les personnalités issues de la région

La province a été et continue, bien que dans une moindre mesure, à être le berceau d'un certain nombre de personnalités scientifiques et littéraires dont nous évoquons ici les noms les plus importants:

Mohammad Borhâneddin Astarâbâdi, connu sous le nom de «Mir Dâmâd»,est un philosophe iranien de l'époque safavide né à Gorgân, et professeur du célèbre Mollâ Sadrâ. Mir Dâmâd était aussi un poète et un mystique.

Abou Sahl Issâ Bin Yahyâ al-Masihi, médecin, astronome et philosophe très célèbre du Xe siècle, est né à Gorgân vers 970 et mort en 1010. Il enseigna la médecine à Avicenne, et est l'auteur de deux œuvres connues: *Al-Tibiyya al-Sinâ'a fil al-Mi'a* (Cent chapitres de médecine) et *Kitâb al-Tibb al-Kolli* (Livre de médecine générale). Avicenne se serait également inspiré de lui lors de la rédaction de son *Qânoun*, lequel constituera la base de l'enseignement médical dans l'Orient musulman puis dans l'Europe médiévale pendant plusieurs siècles.

> Selon une source historique, la ville de Gorgân, actuelle capitale de la province, aurait été bâtie par Xerxès qui la baptisa Astarâbâden raison de la visibilité des étoiles, Astar signifiant «étoile» en ancien persan.

Zayn-al-Din Gorgâni (Seyyed Ismâ'il ibn Hossayn 1040-1136) est également un médecin réputé, né dans la région et auteur du célèbre *Zakhireh-i Khârazmshâhi* (Le Trésor du roi de Khârezm), premier livre écrit en persan sur les savoirs médicaux de l'époque. *Aghrâd al-Tibbiya* (Les objectifs de la médecine) et *Al-Tazkarat al-Ashrafia fi al-Sanâ'at al-Tibbiya*, ouvrage sur l'anatomie figurent parmi ses œuvres. Il a également écrit des traités de philosophie tels que *Al-Kazemieh* et *Kitâb fi Ra'd al-Falâsifah* (Livre contre les



▲ *Grande Muraille de Gorgân*

philosophes), ainsi que sur l'éthique (*Kitâb Tadbir al-Yam va Laylah*; *Kitâb Nâmeh*).

Mir Fendereski (Sayyed Mir Abol-Qâsim Astarâbâdi 1562-1640), est un scientifique, philosophe et mystique de l'époque safavide, né dans le village de Fenderesk, situé à proximité de Gorgân. Il est contemporain de Mirdâmâd et de Sheikh Bahâï, qui enseigna la philosophie à Mollâ Sadrâ. Il rejoint la cour d'Abbâs Ier le Grand après le couronnement de ce dernier. Ayant étudié une partie de sa vie en Inde, Mir Fendereski avait une bonne connaissance de la géographie humaine qu'il enseigna plus tard à Ispahan. En dehors de ses œuvres sur la philosophie, les mathématiques, la physique et la chimie, il écrivit aussi des poèmes à portée philosophique publiés sous le titre de *Qasida Hekmiyya*, ainsi qu'un ouvrage sur l'esthétique, *Al-Resâlah al-Senâ'iyya*.

Ibn Sharafshâh Astarâbâdi (1247-1317) est un philosophe, sémanticien et médecinné à Astarâbâd (Gorgân). Il étudie l'astronomie à Marâgheh auprès de Nâsireddddin Toussi. Il enseigne ensuite la philosophie à Mossoul, à l'école Nouriyyah. Ses principales œuvres sont *Mir'ât al-Shafâ* (Le miroir de la guérison) en médecine, et des commentaires sur des ouvrages tels que *Tadjrid al-Kalâm* (De la concision) et *Qavaêd al-Aqa'êd* (Des lois des opinions) de Nâssireddin Toussi en astronomie, et *Al-Fasih* (L'éloquent) de Tha'lab sur la linguistique.



▲ *Buste du poète Fakhreddin As'ad Gorgâni*

Fakhreddin As'ad Gorgâni, poète du IXe siècle, auteur de *Manzoumeh Veys o Râmin* (Livre de Veys et Ramin) dont les événements remontent au temps des Arsacides. Cette œuvre est considérée comme étant le premier recueil de poèmes versifiés d'amour en persan.

Bibi Khânoum Astarâbâdi (1858-1921) est une célèbre satiriste iranienne et une pionnière du droit des femmes en Iran. Originaire d'Astarâbâd comme son nom l'indique, elle écrit en 1895 un livre intitulé *Ma'âyeb al-Rejâl* (Les tares des hommes), qui se veut être une réponse à un livret misogyne sur l'éducation des femmes, *Ta'dib al-Nesvân*, publié par un prince inconnu, contenant des opinions régressives telles que le fait qu'*«une femme est comme un enfant qui doit être éduqué par l'homme, elle doit se soumettre inconditionnellement à son mari, elle ne doit pas parler à table»* etc. Bibi Khânoum publie son ouvrage en le destinant directement aux Iraniennes: "*Mes sœurs, n'écoutez point les conseils de ces gens; ces éducateurs de femmes qui se croient uniques, il vaut mieux qu'ils se mettent à corriger leurs fautes abjectes…*"

A l'époque contemporaine, Manouchehr Farhang (1919-2009), autre personnalité originaire dans la province, est considéré comme étant le père de l'économie moderne en Iran. Parmi ses ouvrages, nous pouvons citer *Farhang-e oloum-e eghtesâdi.* (Encyclopédie des sciences économiques) et *Tâktik dar*

shatranj (La stratégie et la tactique au Jeu d'échecs).

La province du Golestân est aussi le lieu de naissance d'un certain nombre d'athlètes dont Rezâ Soukhteh-Sarâei, célèbre lutteur catégorie poids lourd et champion d'Asie en 1982, 1986 et 1990, Farhâd Ghâemi, actuel membre de l'équipe nationale de volleyball, et Sardâr Azemoun, footballeur célèbre en Iran.

L'économie de la province

Les activités agricoles et d'élevage constituent le pilier de l'économie de la province du Golestân. Elles comprennent également, du fait de sa frontière maritime avec la mer Caspienne, la pêche et l'aquaculture. Le blé est le produit principal qui y est produit, à la fois sous forme d'aridoculture et en pratiquant l'irrigation avec de hauts rendements par rapport à l'ensemble du pays. Les principaux produits de l'arboriculture fruitière sont la pêche, la prune dite "goutte d'or", l'orange, la mandarine et la mûre blanche, utilisée pour l'alimentation des vers à soie.

La culture d'arbres comme le chêne, le hêtre, l'aulne, l'érable, l'orme et le tilleul en vue d'en vendre le bois est une autre activité économique importante de la province. En plus de ces espèces, une variété rare d'if pousse dans des forêts relativement vierges et denses dans la région d'Aliâbâd. Il existe également une variété particulière de cyprès dans les forêts de Zarrin Gol, d'Aliâbâd, de Ramiân et de Minou Dasht, qui pousse aussi dans les forêts de Sourkosh à une altitude de 1600 mètres. Ces cyprès ont créé un paysage unique dans ces régions, et sont susceptibles d'être exploités dans le futur.

En raison de conditions climatiques favorables à la culture des plantes fourragères et de leurs sous-produits, de la présence de champs agricoles produisant des résidus utilisés dans l'alimentation animale et de vastes prairies, la province bénéficie de conditions très favorables à l'élevage du bétail. En outre, la présence d'usines produisant des aliments pour animaux, de coopératives



▲ *Foire du jeudi à Aq Qala*

agricoles, d'un grand nombre de diplômés en sciences de l'élevage et animales, et d'avantages géographiques comme la proximité des pays d'Asie Centrale et de leurs marchés de consommation, font de cette province un terrain favorable au développement de l'élevage. Il consiste notamment en l'élevage de bétail, de volailles, d'abeilles, de vers à soie et de poissons. Les principaux produits d'origine animale issus de la région sont le lait cru, la viande rouge, la viande blanche (poulet, poisson), les œufs et le miel. La province fournit une partie non négligeable des besoins alimentaires du pays.

Il existe également une variété particulière de cyprès dans les forêts de Zarrin Gol, d'Aliâbâd, de Ramiân et de Minou Dasht, qui pousse aussi dans les forêts de Sourkosh à une altitude de 1600 mètres. Ces cyprès ont créé un paysage unique dans ces régions, et sont susceptibles d'être exploités dans le futur.

En outre, l'une des activités économiques qui fait aussi partie des attractions touristiques de la province consiste en ses différents marchés. Il en existe deux types: les marchés permanents, comme celui des Maréchaux-ferrants (*na'lbandân*). Malgré les changements sociaux, économiques et culturels expérimentés par la province durant ces dernières décennies, ce vieux marché a pourtant conservé sa place dans le cœur de la ville de Gorgân et après avoir subi quelques transformations, il persiste à jouer un rôle actif dans ses activités commerciales. Le second type de marché est les marchés temporaires qui se tiennent certains jours de la semaine dans la plupart des villes de la province. Ce sont des lieux où les populations locales, en particulier les agriculteurs et les artisans, se réunissent pour vendre leurs produits. Il existe une très vieille tradition de ce genre de marchés dans les villes de Bandar-e Torkaman et Aq Qala, mais aujourd'hui, la grande majorité des villes accueille ces foires à des jours fixes. Ils se tiennent par exemple les mercredis dans la ville de Gorgân, les vendredis à Gonbad, les dimanches à Kordkouï, les lundis dans le port de Bandar-eTorkaman et les jeudis à Aq Qala.

La province compte également 19 mines actives, dont des mines de charbon et de pierre à chaux de Gonbad. Du point de vue de la répartition tectonique, la province se situe à la fois sur les plaques de Gorgân-Rasht, d'Alborz-Azerbaïdjân et de Koppeh-Dâgh. La plaine de Gorgân constitue la région la plus vaste du plateau tectonique Gorgân-Rasht. A l'est, ce plateau touche celui de Binâloud et Koppeh-Dagh, où l'on peut constater la présence de roches sédimentaires de la période précambrienne. Les roches les plus anciennes de la province sont des schistes. En 2002, environ 212 000 tonnes de pierre à chaux ont été extraites pour être vendues. Les autres matières extraites des mines de la région comprennent le charbon, la patelle, et la pierre réfractaire.

Outre ces ressources naturelles, l'économie de la province dépend d'une importante activité industrielle. Le Golestân possède ainsi plus de 433 unités industrielles, avec des investissements fixes de 467 millions de rials et une source d'emplois pour plus de 10 000 personnes, dont plus de 90% dans les petites entreprises employant moins de 50 personnes. Environ 40% des industries de la province produisent des aliments, des boissons et transforment les produits dérivés de l'agriculture, de l'élevage et de la pêche. Le plus gros volume d'investissement dans le secteur industriel



▲ *Plantation de coton, province du Golestân*

est réalisé dans le secteur des produits agricoles.

Les principales usines de la province ont été fondées avant la Révolution et appartiennent majoritairement au domaine de l'agro-alimentaire, comme celles de Gol Cheshmeh, de Gorgân, mais aussi le complexe industriel du Bois du nord, les panneaux en bois aggloméré, situé à 22 km de Gorgân sur la route de Gonbad, ainsi que 25 usines de coton et 28 de farine.

Après la révolution et la fondation de la République islamique, d'autres usines ont été créées, dont une de production d'huile de coton à Nezâmâbâd, ou encore de soja. En terme de développement industriel, la province occupe le 25e rang national, et le 19e en terme de valeur ajoutée. Elle figure à la 13e place en termes de ressources naturelles et de moyens de production.

Plus récemment, en 1998, la zone industrielle du Golestân a été créée dans le cadre d'une politique de développement industriel. Le programme établi a réussi, depuis le début de son activité, à favoriser le développement et l'amélioration d'infrastructures liées à l'eau courante, l'électricité, le téléphone et les rues pavées dans des villes comme Aq Qala, Bandar Gâz, Gonbad, Maraveh-Tappeh, Minoudasht et Aliâbâd et de créer des établissements de l'industrie de floriculture à Gorgân, Bandar-e Torkaman, Azâdshahr et Kordkouï.

Enfin, en termes d'infrastructures de transport, la province possède un réseau de chemin de fer reliant la ville de Gorgân à d'autres villes comme Bandar-e Torkaman, Sâri, Savâdkouh, Garmasr et Téhéran. Etant donné sa situation géographique favorable, elle accueille chaque année des milliers de touristes, qui y font notamment étape pour rejoindre ensuite la ville sainte de Mashhad. ■

Bibliographie:

- Ma'toufi, Assadollâh, *Târikh-e farhang va adab-e Gorgân va Astarâbâd* (Histoire de la culture et de la littérature de Gorgân et d'Astarâbâd), éd Padideh Gorgân, 1997.
- *Sâlnâmeh âmâri ostân-e Golestân* (Annales de la province du Golestân), dossier 2-8, Site des statistiques iraniennes, 2010.
- Site de l'organisation de la propagande islamique: présentation de la province du Golestân, débat autour des groupes ethniques de la province du Golestân
- Bidvar, A.D.H., "Gorgân" *Encyclopaedia Iranica*.
- Article sur Gorgân, *Dictionnaire encyclopédique de Brocrause et Efron.*

L'histoire de Gorgân, des Safavides à l’avènement des Qâdjârs*

Roshanak Dânâei

Deux caractéristiques ont dominé l'histoire de Gorgân du XVIe siècle à la première moitié du XIXe siècle: d'incessants affrontements tribaux, et une politique basée à la fois sur la résistance aux gouvernements centraux et sur une volonté d'étendre son territoire. Ces caractéristiques sont représentatives de la structure tribale plutôt particulière des habitants de la région, ainsi que de sa situation géopolitique, notamment avec ses voisins au nord et à l’est. Cette région riche et dynamique, souvent convoitée et attaquée par les Ouzbeks et les Turkmènes, a été la scène d'insurrections et de conflits interminables. Les Ouzbeks ont fini par être chassés par les Safavides, mais les Turkmènes ont à leur tour refusé l’autorité du gouvernement central. De son côté, l’État safavide s'est souvent montré incapable de formuler une politique cohérente au sujet de cette zone, d’où l’aggravation de l’insécurité dans la région à cette époque. Guerres tribales, invasions et représailles se sont succédé, rarement interrompues par des périodes de paix et de prospérités relatives. Ces convoitises étaient attisées par le potentiel économique de Gorgân et sa position stratégique. Shâh Abbâs le Safavide a vite compris la nécessité de rétablir un équilibre entre les pouvoirs tribaux de la région, tandis que l’arrivée des Qâdjârs a marqué un tournant dans cette question. Ainsi, à partir du début du XVIIe siècle, ces derniers ont commencé à jouer un rôle décisif dans la région de Gorgân. Parallèlement, les Russes, sous le règne de Pierre le Grand, ont également eu des ambitions territoriales dans la région, notamment pour le développement de leur commerce. Au début du XVIIIe siècle, profitant du déclin des Safavides, ils occupèrent Gorgân pendant une courte période, y établissant un comptoir de commerce.

Ces divers facteurs ont placé les gouvernements successifs devant une tâche délicate, et Gorgân est devenu une scène importante révélant les ambitions du pouvoir central et de son voisin russe. C’est avec la Révolution bolchevique de 1917 en Russie et l’établissement d’un gouvernement central fort en Perse dans les années 1920-1930 que la situation à Gorgân se stabilise enfin.

Des Safavides aux Qâdjârs

Quand Shâh Esmâïl Ier prend le pouvoir et fonde la dynastie safavide en insistant sur la centralisation du gouvernement, l'attention de l’État se porte sur les régions frontalières, notamment le nord du Khorâssân et les régions bordant la Caspienne, en particulier la région de Gorgân/Astarâbâd, car ces régions sont alors constamment menacées par des attaques ouzbèkes. En 1501, les forces royales triomphent sur ces derniers et les expulsent du Khorâssân, à la suite de quoi des mesures sont prises en vue d'y renforcer l'autorité du gouvernement central, avec notamment la nomination de gouverneurs loyaux. En 1514, l’un des descendants de Soltân Hossein Bâygharâ[1], Mohammad Zamân, fils de Badi'-oz-Zamân, profite de la guerre avec l'Empire ottoman à l'ouest du pays pour s'emparer de la forteresse d’Astarâbâd. Mais il est rapidement défait et un nouveau gouverneur est placé à la tête de la région.

Au début du règne de Shâh Tahmâsb Ier (1524-1576), le Khorâssân est de nouveau sujet à des troubles. En 1525, les forces ouzbèkes sous le commandement d’Obeyd Allâh Khân envahissent Toûs et avancent en 1527 vers Astarâbâd. Zeynâl Khân, le gouverneur d’Astarâbâd à l'époque, ne réussit pas à tenir la ville qui tombe aux mains des Ouzbeks et nomment alors pour gouverneur Abdol Aziz Soltân, le fils d’Obeyd Allâh. La guerre entre les forces royales et les Ouzbeks continue jusqu'en 1530, la

ville changeant plusieurs fois de mains durant cette période pour être finalement libérée. Cette guerre génère une crise économique qui pousse Shâh Tahmâsb à dévaluer le *shâhi,* monnaie en cuivre frappée à Astarâbâd. Selon une inscription rupestre de l'époque, les habitants d'Astarâbâd demandent au roi de revenir sur cette décision, ce qu'il accepte de faire. Obeyd Allâh Khân est alors toujours aussi ambitieux et attaque une nouvelle fois le Khorâssân en 1531, envoyant son général Ghâmesh Oglân pour piller Astarâbâd. Les Ouzbeks reprennent la ville jusqu'à ce qu'un an plus tard, Shâh Tahmâsb envoie de nouveau des troupes sous le commandement d'Alghâs Mirzâ[2] et Bâder Khân pour les expulser. Les contre-attaques de l'armée safavide contre les Ouzbeks continuent en 1535-1536 et en 1536-1537.

La période comprise entre 1537 et 1540 est celle de troubles politiques et sociaux répétés, du fait des invasions incessantes des Ouzbeks et, plus tard des Turkmènes, ainsi que des batailles contre les forces royales pour le contrôle d'Astarâbâd, les tentatives de paix échouant régulièrement.

Pendant le règne de Sultan Mohammad Khodâ Bandeh[3] (1578-1588), Astarâbâd est une fois de plus le théâtre d'agitations et de troubles. La première décision du roi est de nommer un nouveau gouverneur, mais la situation est si critique et les tribus turkmènes rebelles si agressives que le gouverneur est contraint de se réfugier dans la forteresse de Mobârakâbâd[4].

Cette région riche et dynamique, souvent convoitée et attaquée par les Ouzbeks et les Turkmènes, a été la scène d'insurrections et de conflits interminables. Les Ouzbeks ont fini par être chassés par les Safavides, mais les Turkmènes ont à leur tour refusé l'autorité du gouvernement central.

La situation ne s'éclaircit guère durant les premières années du règne de Shâh Abbâs (1588-1639). Plusieurs tribus turkmènes, réunies sous l'égide de la tribu Sâyin Khâni ayant détruit la forteresse de Mobârakâbâd, y bâtissent chacune



▲ *Quartier de Darbanou à Gorgân. A droite, on peut distinguer le cimetière Seyyed Bâgher, tandis que le minaret, datant de l'époque safavide, appartient à la Madrassa Emâdiyeh. Cette gravure a été réalisée à l'époque qâdjâre par le français Eugène Flandin.*



▲ *Emâmzâdeh Nour à Gorgân, gravure d'Eugène Flandin réalisée à l'époque qâdjâre.*

leur propre citadelle. Shâh Abbâs comprend qu'une relation amicale forte existe entre l'Ouzbek Abdallâh Khân, le conquérant de Khârezm[5], et la tribu Sâyin Khâni; il estime donc prudent de parvenir à un accord avec Alyâr Beg Imûr, le chef de la tribu Sâyin Khâni; c'est pourquoi il le nomme gouverneur. Cette décision, bien que rejetée par certaines tribus, contribue grandement à stabiliser la région.

L'événement le plus significatif de l'histoire de Gorgân survient lorsque Shâh Abbâs, inquiet de la puissance croissante des tribus ouzbèkes et turkmènes, décide de faire établir la majorité de la tribu qâdjâre à Gorgân et au nord du Khorâssân. C'est à partir de cette période que l'histoire de Gorgân est intimement liée à celle des Qâdjârs. C'est également sous le règne de ce roi qu'Astarâbâd devient officiellement une province avec pour centre la ville du même nom. La région connaît alors une stabilité relative et une certaine prospérité, en particulier appuyée par plusieurs séjours du roi dans la région.

Cependant, dès la seconde année du règne de Shâh Abbâs, le pays retombe dans une époque de troubles, avec de nouvelles agressions des tribus turkmènes contre Astarâbâd. Ces troubles vont s'étendre sur tout le long du règne de Shâh Abbâs II, où les soulèvements turkmènes s'intensifient. Nous disposons de peu d'informations locales sur cette période, hormis celles rapportées par quelques documents épigraphiques traitant des questions économiques. En juillet 1666, Shâh Abbâs II promulgue un décret exemptant des artisans et des agriculteurs d'Astarâbâd de payer les taxes et les droits prélevés par des huissiers de justice et des magistrats sous des prétextes tels que la sécurité des routes. Ce décret réaffirme également la validité des précédents décrets d'exemption de taxes qui avaient été promulgués en 1554, en 1582, en 1636 et en 1647, et charge Jafar Khân Beglerbegi[6] de les appliquer.

Le règne de Shâh Soleymân Safavide est également marqué par des rébellions, invasions, et pillages commis par les

tribus turkmènes. Selon une inscription rupestre remontant à mai 1691, c'est-à-dire au règne de Shâh Soleymân, ce dernier aurait à l'époque promulgué un décret en faveur des Turkmènes pour apaiser la tribu Guklan[7] injustement traitée par des émissaires gouvernementaux.

Ce que nous savons de la situation d'Astarâbâd durant la première moitié du règne de Shâh Soltân Hossein Safavide est basé sur des décrets et archives économiques remontant aux années 1696-16977, 1702-1703 et 1711. Précisons qu'à l'époque, le «Soyurghâl», qui consistait à octroyer des terres et des titres aux courtisans par décret royal, était largement pratiqué.

Avec le déclin du gouvernement safavide, l'ensemble de la province – comme l'Empire tout entier – plonge dans l'anarchie et le désordre, et des révoltes éclatent notamment à Astarâbâd. Parallèlement, les conflits de pouvoir entre les tribus turkmènes Sâyin Khâni et la tribu Yomut[8] attisent fortement les tensions sur tout le littoral sud-est de la Caspienne.

Le déclin rapide des Safavides dans les premières décennies du XVIIIe siècle implique leur disparition en 1722; les tribus afghanes occupent alors la capitale, Ispahan, et le pays est plongé dans le chaos. Les provinces du sud de la mer Caspienne, le Guilân, le Mâzandarân et en particulier Gorgân sont quant à elles sous occupation ou sous influence des puissances étrangères, en particulier de la Russie. En 1723, le Tsar de Russie, Pierre le Grand (1696-1725), ordonne à deux bataillons de l'armée régulière russe commandés par le colonel Shipov et à quatre autres bataillons sous le commandement de Levashev d'envahir ces trois provinces iraniennes. Levashev, arrivé en septembre 1723, parvient à réprimer l'opposition locale et envoie un contingent à Astarâbâd pour y établir un poste de traite. En septembre 1723, Esmâïl Beg, l'envoyé persan à la Cour de Pierre le Grand, signe un traité d'alliance grâce auquel le Guilân, le Mâzandarân et Astarâbâd passent sous contrôle russe. Le général Levachev est officiellement nommé gouverneur de ces trois provinces par le Tsar. Après la mort de Pierre le Grand en 1725, les forces russes restent dans la région jusqu'à l'an 1734; mais en 1734, Nâder Gholi Khân (celui qui deviendra plus tard Nâder Shâh) les expulse de toutes les provinces persanes. Deux traités sont signés sous son règne: celui de Rasht en 1732, anticipant l'évacuation de la région par les Russes, réalisé en 1734; et celui de Ganja en 1735, par lequel les Russes reconnaissent officiellement le retour à l'Iran de toutes les provinces qui avaient été occupées par Pierre le Grand.

> L'événement le plus significatif de l'histoire de Gorgân survient lorsque Shâh Abbâs, inquiet de la puissance croissante des tribus ouzbèkes et turkmènes, décide de faire établir la majorité de la tribu qâdjâre à Gorgân et au nord du Khorâssân. C'est à partir de cette période que l'histoire de Gorgân est intimement liée à celle des Qâdjârs.

Mais revenons à la fin de la période safavide. Durant l'invasion afghane, la position stratégique d'Astarâbâd ainsi que la disponibilité des soldats armés dans cette région attirent l'attention de Shâh Tahmâsb II qui souhaite faire de cette zone un rempart potentiel contre les Afghans. Mais les forces qâdjâres présentes à Astarâbâd refusent d'abord



▲ *Mohammad Hassan Qâdjâr (père de Mohammad 'Ali Khân Qâdjâr), gouverneur d'Astarâbâd, du Mâzandarân et du Guilân à l'époque du règne de Karim Khân Zand.*

de lui obéir. C'est finalement après bien des échanges que Fath Ali Khân Qâdjâr[9],

Durant l'invasion afghane, la position stratégique d'Astarâbâd ainsi que la disponibilité des soldats armés dans cette région attirent l'attention de Shâh Tahmâsb II qui souhaite faire de cette zone un rempart potentiel contre les Afghans. Mais les forces qâdjâres présentes à Astarâbâd refusent d'abord de lui obéir.

alors gouverneur d'Astarâbâd, répond positivement au roi. Ce gouverneur, qui avait participé à la défense d'Ispahan contre les Afghans sous le règne de Shâh Soltân Hussein, était retourné à Astarâbâd après avoir été désenchanté par l'hypocrisie des courtisans lors de son séjour dans la capitale. En recevant sa réponse positive, le roi se dirige vers Astarâbâd et désigne Fath Ali Khân gouverneur de Semnân. Il le charge également de repousser les Afghans. Cette manœuvre permet au Qâdjâr d'accroître son pouvoir dans le camp royal, et ce d'autant plus que Shâh Tahmâsb II choisit Allâh Gholi Khân, un autre Qâdjâr, comme gouverneur d'Astarâbâd.

Plus tard, quand Tahmâsb Mirzâ et Nâder Gholi unissent leurs forces, Râmin Khân Gerâyli est nommé gouverneur d'Astarâbâd par ce dernier alors même qu'Allâh Gholi est toujours à ce poste. L'opposition entre ces deux gouverneurs est un symptôme de la lutte de pouvoir entre Nâder Gholi, le conquérant qui deviendra fondateur de dynastie et Tahmâsb Mirzâ, le dernier Safavide. Cette opposition prend fin avec l'expédition de Nâder à Astarâbâd en soutien à Râmin Khân Gerâyli, qui triomphe. Nâder profite également de son expédition pour s'assurer de la loyauté de Zolfaghâr Khân, gouverneur du Mâzandarân, et soumettre la tribu turkmène Yomut, à l'origine des troubles de la région. Entre les années 1730 et 1731, plusieurs tribus turkmènes fomentent des rébellions dans les environs d'Astarâbâd, mais Nâder les vainc toutes en se les ralliant.

D'autre part, les querelles qâdjâres jouent également un rôle dans les tensions de la région, notamment celle entre Mohammad Hassan Khân Qâdjâr, fils de Fath Ali Khân, et Mohammad Hossein Qâdjâr, le gouverneur, qui était sous la protection de Nâder. Ces tensions donnent lieu à un certain nombre d'affrontements à Astarâbâd durant lesquels Mohammad Hassan Khân Qâdjâr profite du soutien

des tribus turkmènes, en particulier celui de la tribu Yomut, car les Turkmènes sont alors mécontents du gouverneur nommé par Nâder et des impôts excessifs qu'il leur impose. Finalement, Mohammad Hassan Khân s'empare de la ville par la force et emprisonne le gouverneur dans la citadelle. Durant cette longue période de crise, la production de la soie souffre énormément, la campagne se dépeuple et la région est en partie ruinée.

Lorsque Nâder reçoit la nouvelle de l'insurrection, il ordonne à Behbûd Khân Sardâr Atak et à Sârû Khân de se diriger du Khorâssân où ils sont cantonnés à Astarâbâd. Ces derniers reprennent la ville et Sârû Khân est chargé de rétablir l'ordre dans la région et jusqu'aux rives du fleuve de Gorgân (Gorgân Rud)[10]. Behbûd Khân, lui, est nommé gouverneur militaire de la région. Peu de temps après, des désaccords surgissent entre Sârû Khân et Mohammad Zamân Khân. Les tribus turkmènes sont désobéissantes et indisciplinées, mais Nâder les connaît bien et réussit à les tenir en respect et même à intégrer un grand nombre d'entre elles dans sa propre armée.

A la fin du règne de Nâder Shâh, le désordre et le chaos surviennent de nouveau à Astarâbâd. A sa mort en 1747, les conflits pour le pouvoir ravagent le pays. En 1748, Shâhrokh Afshâr se proclame roi dans le Khorâssân et en 1750, Astarâbâd, le Mâzandarân et le Guilân tombent entre les mains de Mohammad Hassan Khân Qâdjâr. Dans la querelle entre les généraux de Nâder Shâh, Karim Khân Zand réussit à avoir le dessus. Il prend la capitale safavide, Ispahan, en mettant en déroute Ali Mardân Khân, soutenu par Mohammad Hassan Khân Qâdjâr. Ce dernier se réfugie par la suite à la forteresse d'Astarâbâd. En 1765, Karim Khân assiège la forteresse pour en finir avec les Qâdjârs, mais il ne réussit ni à convaincre ni à vaincre Mohammad Hassan Khân qui sort victorieux de ce bras de fer avec l'aide des tribus turkmènes.

A la fin du règne de Nâder Shâh, le désordre et le chaos surviennent de nouveau à Astarâbâd. A sa mort en 1747, les conflits pour le pouvoir ravagent le pays. En 1748, Shâhrokh Afshâr se proclame roi dans le Khorâssân et en 1750, Astarâbâd, le Mâzandarân et le Guilân tombent entre les mains de Mohammad Hassan Khân Qâdjâr.

Mohammad Hassan Khân continue ensuite de défier l'autorité du Zand et se montre décidé à étendre le territoire des Qâdjârs. Ainsi, il mène à bien une expédition contre Ourmia en 1756 et sur le chemin de retour à Astarâbâd, il tient une fois de plus en échec l'armée Zand qui cherchait à l'arrêter. En 1758-1759, il attaque Ispahan à titre de représailles,



▲ *Jahânsouz Shâh, frère de Aghâ Mohammad Khân. Il fut gouverneur de Astarâbâd pour être finalement assassiné par Karim Khân.*

mais ayant trouvé la ville en ruine et senti de l'animosité parmi ses mercenaires afghans, il décide de retourner à Astarâbâd. En son absence, cependant, son grand rival, Mohammad Hassan Khân Qâdjâr du clan Yûkhâribâsh[11], a pris possession d'Astarâbâd; mais dans le conflit qui suit, Mohammad Hassan Khân réussit à se débarrasser de lui. Sa chance tourne cependant peu de temps plus tard car en février 1759, il est tué par des soldats Zand, et Karim Khân Zand charge Sheikh Ali Khân de prendre Astarâbâd et d'y rétablir l'ordre. Puis il nomme Mohammad Hassan Khân Qâdjâr gouverneur d'Astarâbâd. La situation demeurant agitée dans la région, en 1760, il envoie son propre frère, Zaki Khân Zand, à la tête d'une grande armée pour prendre la relève du gouverneur du Mâzandarân et rétablir l'ordre à Astarâbâd. Zaki Khân le fait en réprimant une rébellion menée par quelques tribus qâdjâres et afghanes jusqu'à la fin de l'été 1760. En réalité, ces troubles étaient fomentés essentiellement par les Qâdjârs qui se considéraient rivaux des Zands et refusaient d'accepter le gouvernement zand dans la région. Plus tard, à la mort de Mohammad Hassan Khân Qâdjâr et l'ascension au pouvoir de son fils, Aghâ Mohammad Khân, le futur fondateur de la dynastie Qâdjâr sur la scène politique, ces conflits empirent et continuent jusqu'en 1764, l'année où Aghâ Mohammad Khân et son frère Hossein Gholi Khân, surnommé Jahânsûz, sont arrêtés et gardés en otages politiques à Shirâz, à la cour du roi Karim Khân.

En 1770, Karim Khân nomme Hossein Gholi Khân Qâdjâr gouverneur de Dâmghân, mais conflits et oppositions entre son clan et le clan Davalu[12] continuent et Astarâbâd devient la cible d'attaques répétées. En 1774, Hossein Gholi Khân réussit à étendre son contrôle sur certaines parties du Mâzandarân et Astarâbâd. Enfin, il est tué lors d'un accrochage avec des membres de la tribu Yûkhâribâsh. ■

---

* Source: Javâd Neyestâni et Elr, Gorgân vii. "History from the Safavids to the end of the Pahlavi era", in: http://www.iranicaonline.org/articles/gorgan-vii

1. Grand émir timouride (1438-1506).

2. Second fils de Shâh Esmâïl Ier et frère de Shâh Tahmâsb; il a participé aux guerres contre les Ouzbeks et les Ottomans ainsi qu'à la guerre de Shirvân, mais par la suite, désobéissant à son frère, il se réfugie en Turquie ottomane et accompagne le sultan ottoman, Soliman Ier lors d'une expédition contre l'Iran.

3. Roi d'Iran né en 1531 et décédé en 1595. Quatrième Shâh safavide (1578-1588) et père de Shâh Abbâs Ier le Grand, se voyant incapable de régner, il abdique en faveur de son fils le prince Abbâs Mirzâ.

4. Forteresse située à 18 kilomètres au nord de la ville de Gorgân. Elle était circulaire et haute de 6 mètres. Le fleuve de Gorgân séparait cette forteresse en deux parties reliées par un pont en brique construit sur ordre de Shâh Abbâs Ier. Aujourd'hui, il ne reste de cette petite citadelle que ce pont.

5. Région historique, actuellement située entre l'Ouzbékistan, le Turkménistan et l'Iran.

6. A l'époque Safavide «Beglerbeg» ou «Bigllerbeyg» était le titre attribué au gouverneur d'une province ou d'une région. Mais à l'époque qâdjâre, ce titre est accordé au chef de la préfecture de police.

7. Guklan est le nom d'une tribu turkmène installée majoritairement à l'est de la province du Golestân. C'est la deuxième grande tribu turkmène iranienne après celle des Yomut. Ce mot signifie littéralement «la vie en vert».

8. Yomut est une tribu turkmène habitant principalement au nord de la province du Golestân, sur les rives sud du Turkménistan ainsi qu'au nord du Turkménistan.

9. Fath Ali Khân Qâdjâr était le chef de la tribu Achâghebâsh, et le grand-père d'Agha Mohammad Khân Qâdjâr, fondateur de la dynastie qâdjâre.

10. Gorgân Rud est le nom d'un fleuve au nord-est de l'Iran. Trouvant source dans la montagne Aladagh, dans la province du Khorâssân, il traverse la province du Golestân pour se jeter dans la mer Caspienne.

11. Yûkhâribâsh et Achâghibâsh étaient deux branches qâdjâres qui s'étaient installées sur les deux rives du fleuve Gorgân. La branche d'Yûkhâribâsh, signifiant «vers le haut», habitait la rive droite, et celle d'Achâghibâsh, signifiant «vers le bas», habitait la rive gauche.

12. L'une des huit tribus qâdjâres. Les huit tribus qâdjâres étaient les Qavânlu, Davallu, Azedinlu, Qarâsânlu, Châmbiyâti, Ziâdlu, Korlu et Sepanlu.

L'art turkmène, entre culture et croyance

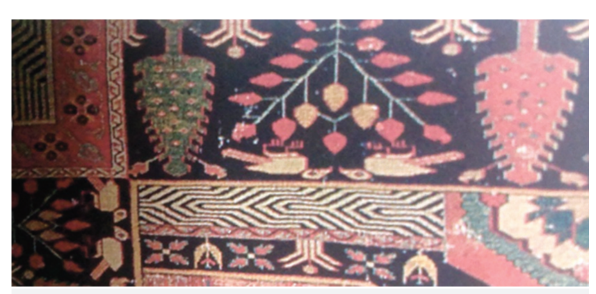
Marzieh Khazâyi

L'organisation tribale est l'une des principales caractéristiques des populations de pasteurs nomades d'Asie centrale dont l'occupation principale est l'élevage de chevaux, de chameaux et de moutons.[1] Ces tribus nomades, turcophones et plus ou moins islamisées, s'étendent de «*l'Altaï et du Kazakhstan oriental, à l'est, jusqu'à la Mer Caspienne.*»[2] L'une de ces tribus, à laquelle nous consacrons la présente étude, est turkmène. Ayant un sens esthétique marqué, les Turkmènes établis au nord-est de l'Iran[3] produisent divers artisanats: tapis, bijoux, travaux d'aiguille, feutre, etc. généralement confectionnés par les femmes. Nous donnons ici un aperçu des artisanats de ce peuple, ainsi que de ses caractéristiques et fonctions. Nous avons choisi de les diviser en deux groupes: le premier comprenant les œuvres artistiques tissées à la main comme le tapis, le kilim, les travaux d'aiguille et la broderie, et le deuxième comprenant des productions plus hétéroclites, dont le feutre, les bijoux et les instruments de musique.

Les ouvrages tissés à la main: l'incarnation de la culture et des croyances turkmènes

a) Le tapis fait depuis longtemps partie du quotidien des peuples nomades comme les Turkmènes. Selon le dictionnaire Furetière, le tapis est «*une couverture d'étoffe, ou d'ouvrage qu'on étend sur une table, sur une estrade ou dans une alcôve.*»[4] On peut aussi le considérer à la fois comme un objet décoratif et de confort. Les tapis turkmènes sur lesquels sont tissés des motifs animaliers évoquent le monde des peuples nomades.[5] (Photo 1) Les femmes nomades, dès leur jeune âge, apprennent à nouer les tapis et tissent elles-mêmes une paire d'*asmalyks* qui sert à «*décorer les flancs du chameau qui les portera lors de leur noce.*»[6] (Photo 2)

Les tapis nomades, et plus spécialement ceux des Turkmènes, sont généralement de petite taille; longs et étroits.[7] Les matières utilisées pour le tissage de ces tapis, essentiellement du poil de chèvre et de la laine de mouton, sont issues de leur métier, c'est-à-dire l'élevage.[8] Ayant une forme géométrique, ils sont garnis de motifs traditionnels. (Photo 3) Les tapis turkmènes révèlent certains aspects culturels, religieux et mythiques des croyances de leurs tisserandes avec leurs dessins et la diversité de leurs



▲ 1. Tapis turkmène – *Motifs*
© Au-dessus: *La collection des articles (musée du tapis),* Farsh-hâye bâghi-ye irâni, Behesht-e bâfteh (Tisser le paradis, Tapis-jardin persans), *Téhéran, Clermont-Ferrand, 1383 (2005), p. 35.*



▲ 2. Couverture de chameau turkmène – *composée de trois parties et décorée du même motif du soleil que l'on trouve généralement sur les vêtements des femmes turkmènes.*
© Au-dessus: *Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek,* Seyri dar sanâyeh dasti-e Irân (Aperçu sur les artisanats d'Iran), *Téhéran, Banque Melli, 1356 (1977), p. 254.*



▲ 3. Tapis turkmène - *Motif* © Au-dessus*: Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek,* Seyri dar sanâyeh dasti*..., p. 332.*

motifs emblématiques.[9] Les motifs qui apparaissent en général sur les bordures sont liés à la culture des localités dans lesquelles les tapis sont tissés; chacune ayant son propre dessin et son propre style.[10]

b) Le kilim: Ce mot d'origine turque désigne le tissage à plat composé par l'entrelacs de fils de chaîne et de trame. N'ayant pas de velours, le kilim se distingue du tapis qui en a.[11] Cet artisanat est très ancien; ainsi, dans une couche de terre datée de 7700 ans, les archéologues ont découvert pour la première fois les restes d'un kilim.[12] Anciennement utilisé comme couverture pour les chevaux, les chameaux ou pour recouvrir le sol, il s'utilise actuellement davantage comme dessus de table ou pour décorer un mur. (Photo 4)

Les kilims iraniens se distinguent les uns des autres selon le lieu où ils sont tissés et la façon de tisser propre à chaque tribu.[13] Les femmes turkmènes décorent les pourtours et le fond du kilim avec des dessins géométriques.[14] Les dessins de bissacs des chevaux et chameaux turkmènes sont les mêmes. Malgré la diversité des techniques et ornements, le point commun entre l'ensemble des tapisseries nomades est l'utilisation de motifs traditionnels, de dessins géométriques, ainsi que de représentations d'animaux, en particulier d'oiseaux. Parmi les symboles inspirés des traditions et croyances religieuses et culturelles de chaque tribu, nous pouvons citer le motif triangulaire. (Photo 5) Ce motif présent dans les tapis turkmènes, baloutches, kurdes ainsi que des tribus nomades du sud de l'Iran[15], est connu comme étant un talisman permettant de conjurer le mauvais œil. Ce motif commun aux populations de l'Asie centrale et du Moyen-Orient se trouve également gravé sur les bijoux des



▲ 4. Kilim turkmène*, fibre de lin et trame de laine, mesure: 116/229*
© Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek, Seyri dar sanâyeh dasti*..., p. 276.*

20



▲ 5. Œuvre tissée à la main - *Motif*
© *Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek,* Seyri dar sanâyeh dasti-e Irân*..., p. 337.*



▲ 6. Boucles d'oreille turkmènes
© *Djalil Ziâpour,* Poushâk-e il'hâ, tchâdor neshinân va roustayiân-e Irân *(Les vêtements de l'Iliâts, des nomades et des paysans iraniens), Téhéran, Ministère de l'Art et de la Culture, Farahang Âmeh, 1970, p. 206.*

femmes turkmènes, avec la même signification.[16] (Photo 6)

c) Les travaux d'aiguille: Selon une étude réalisée à partir de près de cent modèles de travaux d'aiguille des Turkmènes, la forme, la couleur et la façon de combiner les motifs de cet ouvrage artistique sont issues soit de croyances ancestrales, soit d'une compréhension abstraite des animaux ou des éléments de leur environnement.[17] (Photo 7)

Ce type d'artisanat, également nommé noir brodé ou *keshteh*, sert à décorer les vêtements des hommes, des femmes ainsi que ceux des enfants.[18] (Photo 8) Néanmoins, il tend actuellement à être davantage utilisé pour orner les vêtements féminins. Les travaux d'aiguille sont plus particulièrement utilisés pour orner les tours de col, le haut des vêtements et les manches.[19] Ils sont principalement réalisés avec du fil de soie aux différentes teintes de rouge[20] - qui symbolise la bravoure et la virilité pour les Turkmènes[21] -, jaune, ou encore blanc ou noir.[22] Par ailleurs, les dessins des travaux d'aiguille ont le plus souvent une forme géométrique et sont le produit de la répétition linéaire d'un motif spécifique.[23]

d) L'art de la broderie était notamment présent chez les Scythes, peuple antique qui habitait notamment le Turkménistan actuel et dont la manière de vivre ressemblait à celle des Turkmènes.[24] Les hommes et enfants turkmènes portent encore aujourd'hui une calotte brodée, celle des filles étant ornée

▼ 7. Travaux d'aiguille sur un pendentif mural de 120 cm de largeur © *Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek,* Seyri dar sanâyeh dasti-e Irân*..., p. 251.*



de petites pièces dorées.[25] On brode également les couvertures des chameaux - en particulier la partie qui couvre la tête de l'animal -, les couvertures pour chevaux (*âtkatcheh*), et les rubans disposés autour de la tente turkmène, qui sont également agrémentées de tapis tissés. (Photo 9) Enfin, à côté de ces objets tissés à la main, d'autres pièces d'artisanat comme le feutre, les bijoux et les instruments de musique sont d'autres moyens d'expression de la pensée et vision du monde turkmènes d'une génération à l'autre.

Le feutre

Le feutre est une étoffe obtenue par feutrage de poils ou de laine. Les feutres retrouvés de l'époque achéménide révèlent qu'ils étaient utilisés comme revêtement de sol, ornement mural et couvertures pour chevaux.[26] Il apparaît donc que malgré sa matière et sa forme différente, la fonction du feutre ressemble à celle du kilim. L'histoire de la fabrication du feutre en Iran a une relation étroite avec la vie des peuples nomades. Le feutrage est un métier masculin, dont les étapes de fabrication changent selon chaque zone géographique, produisant des modèles variés. Ainsi, les feutres de la province de Fârs sont plutôt durs, alors que ceux du Mâzandarân sont souples et flexibles.[27] En outre, les feutres de chaque zone géographique ont leurs propres dessins et motifs, et sont les témoins de la tradition du lieu de leur fabrication.[28] Le dessin du feutre turkmène est composé tantôt d'une chaîne de lettres *S* et décoré de fleurs aux formes circulaires[29], tantôt de motifs circulaires évoquant le soleil, ou encore d'étoiles entourées de cercles.[30] (Photo 10) Ce dernier type de feutre est plutôt confectionné par des femmes. De surcroît, les Turkmènes fabriquent aussi des feutres à double face, dont chacune à ses propres motifs. (Photo 11) Parallèlement, à côté de son usage pour couvrir le sol, le feutre est très utilisé pour confectionner des manteaux de berger (*kapanak*) et des vêtements protégeant du froid.[31] Il tend cependant à avoir aujourd'hui une fonction décorative et commerciale de plus en plus importante.

▼ 8. Broderie - *noir brodé*
© Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek, Seyri dar sanâyeh dasti-e Irân*..., p. 255.*



Les bijoux

Par rapport aux autres tribus nomades, l'art de la joaillerie est particulièrement développé chez les Turkmènes.[32] Auparavant, les femmes turkmènes ornaient non seulement leurs cheveux, mais aussi leur foulard de bijoux. Elles portaient également des colliers, boucles d'oreille (*syrqâs*), et bracelets avec leurs vêtements.[33] On ornait même les objets féminins de la vie quotidienne comme

les peignes, dés, outils de tissage, etc. L'ensemble de ces pièces était fabriqué par les orfèvres turkmènes.[34] En dépit de la beauté et de la valeur artistique de cet art turkmène, il tend actuellement à être oublié, et les pièces traditionnelles ne sont portées que par certaines femmes âgées turkmènes.

La musique

La musique a toujours occupé une place considérable dans la culture iranienne, comme on peut notamment le voir sur les peintures murales de Tchehel-Sotoun (Quarante colonnes) à Ispahan, réalisées au XVIe siècle. Les Turkmènes sont aussi de grands amateurs de cet art, et leurs principaux instruments sont le *dutâr*, le *ney*, le *kamântcheh* et le *zanbûrak*.[35] Le *dutâr* est le plus important des instruments de musique turkmène.[36] Il est généralement fabriqué par celui qui en joue.

La musique turkmène atteint son apogée à l'époque d'Aghkoyûnlûlar, durant laquelle régnèrent les Turkmènes.[37] Cette musique, épique à l'époque safavide, tend ensuite à se transformer en une musique abordant majoritairement les thématiques de la déception et de la souffrance provoquées par les conditions sociales et politiques. De nos jours, elle tend à être une musique révolutionnaire et engagée. On peut actuellement la diviser en cinq registres: musique sentimentale, musique lyrique, musique épique, musique rituelle et musique festive. La musique traditionnelle turkmène est l'expression des croyances, souffrances et joies de ce peuple, et aborde souvent des sujets tels que la fraternité, l'amour et la liberté. Elle a été louée par de nombreuses personnes, dont Osspenski, chercheur russe[38], qui dit à son sujet: «*En traversant*



▲ 9. Rubans autour d'une tente turkmène - *Motif. © Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek,* Seyri dar sanâyeh dasti-e Irân*..., p. 338.*



▲ 10. Feutre turkmène
© Au-dessus*: Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek,* Seyri dar sanâyeh dasti-e Irân*..., p. 286.*




▲ 11. Feutre turkmène - *feutre turkmène à deux surfaces*
© Au-dessous*: Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek,* Seyri dar sanâyeh dasti-e Irân*…, p. 285.*

l'Orient tout entier, j'ai écouté toutes ses musiques; (…) à travers mes études, j'ai conclu que la musique du dutâr *turkmène constitue la musique la plus agréable du monde.*»[39] Bien que cette musique soit un moyen de transmission des croyances religieuses et culturelles de ce peuple, elle tend à disparaître à cause du changement des goûts et sous l'impulsion de l'influence de la culture occidentale.

En conclusion, l'étude de l'artisanat turkmène et l'ensemble des productions artistiques de ce peuple en général révèlent l'existence d'un lien étroit entre ces œuvres et ses croyances culturelles et religieuses. Cette production constitue un vecteur de la transmission de la culture d'une génération à l'autre, même si elle est tend aussi à être considérée sous un angle plus commercial par la nouvelle génération.■

1. Bertrand Bouchet, "Tribus d'autrefois, kolkhozes d'aujourd'hui", in: *Revue du monde musulman et de la Méditerranée,* n° 59-60, 1991; *Des ethnies aux nations en Asie centrale*, pp. 55-56.
2. *Ibid.,* p. 56.
3. Elhâm Zabbâh et Qolâm-Ali Hâtam, "Djostâri dar mafâhim-e noghosh souzan-douzi torkaman-e Gonbad-e Kâvous" (Une étude des concepts des dessins des travaux d'aiguille des Turkmènes habitant à Gonbad-e Kâvous), *in: Fasl nâmeh Elmi-Padjouheshi Negâreh* (Périodique de recherche Negâreh), n° 28, zemestân 1392 (hiver 2013), p. 70.
4. Édith Huyghe et François-Bernard Huyghe, *Les routes du tapis,* Paris, Gallimard, 2004, p. 14.
5. *Ibid.*, p. 18.
6. *Ibid.*, p. 29.
7. *Ibid.,* p. 31.
8. *Ibid.,* p. 19.
9. Âzâdeh Yaghoubzâdeh, "Naghsh-hâye telesm-e mohâfez bar farsh-e torkaman" (Le dessin du talisman protecteur sur le tapis turkmène), in: *Revue Honar,* n°184, day 1392 (janvier-février 2015), p. 22.
10. La collection des articles *(*musée du tapis*), Farsh-hâye bâghi-ye irâni, Behesht-e bâfteh* (Tisser le paradis, Tapis-jardin persans), Téhéran, Clermont-Ferrand, 1383 (2005), p. 42.
11. Édith Huyghe et François-Bernard Huyghe, *op. cit.,* p. 40.
12. Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek, *Seyri dar sanâyeh dasti-e Irân* (Aperçu sur les artisanats d'Iran), Téhéran, Banque Melli, 1356 (1977), p. 274.
13. *Ibid.,* p. 289.
14. *Ibid.,* p. 317.
15. *Ibid.,* p. 337.
16. *Ibid.*
17. Elhâm Zabbâh et Gholâm-Ali Hâtam, "Djostâri dar mafâhim-e noghosh souzan-douzi torkaman-e Gonbad-e Kâvoss" (Etude des concepts des dessins des travaux d'aiguille des Turkmènes habitant à Gonbad-e Kâvous), in: *Faslnâmeh Elmi-Pajouheshi Negâreh*, n° 28, zemestân 1392 (hiver 2013), p. 69.

18. Ibid., p. 72.
19. Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek, *op. cit.*, p. 251.
20. Elhâm Zabbâh et Qolâm-Ali Hâtam, *op. cit.,* p. 72.
21. Elhâm Zabbâh et Qolâm-Ali Hâtam*, op. cit.,* p. 77.
22. Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek, *op. cit*., p. 251.
23. *Ibid.*
24. Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek, *op. cit*., p. 255.
25. *Ibid.*
26. Jay Goldek et Soumi Hiramoto Goldek, *op. cit.,* p. 277.
27. *Ibid.*, p. 279.
28. *Ibid.*, p. 281.
29. *Ibid.*
30. *Ibid.*, p. 286.
31. *Ibid.*, p. 285.
32. Ma'soumeh Mohammadi Seyf, "Seyri dar poushâk-e zanân-e Irân zamin, Goli az golestân Irân, lebâs zanân-e torkaman: zivar âlât-e zanân va dokhtar-hâye torkaman" (Aperçu sur les vêtements des Iraniennes, une fleur parmi la roseraie d'Iran, le vêtement des femmes turkmènes: les bijoux des femmes et des filles turkmènes), in: *Madjalleh-ye farhangi-edjtemâ'i Payâm-e Zan* (Revue socio-culturelle du Message de la femme), n ° 247, Dey 1393 (janvier-février 2015), p. 63.
33. *Ibid.*
34. *Ibid.*
35. Seyyed Habibollâh Lezghi et Seyyed Madjid Hosseini Nedjâd, "Farsh, mousighi va folklor turkaman" (Tapis, musique et folklore turkmènes), in: *Madjalleh-ye beynolmelali-e Oloum-e Ensâni* (Revue internationale des sciences humaines), n° 3, Tâbestân 1383 (été 2004), p. 103.
36. http://www.bayragh.ir/modules/smartsection/item.php?itemid=265 page consultée le 13/10/2015.
37. *Ibid.*
38. Il étudie la musique des nations.
39. http://www.bayragh.ir/modules/smartsection/item.php?itemid=265 page consultée le 13/10/2015.

Sources:

- Bouchet, Bertrand, "Tribus d'autrefois, kolkhozes d'aujourd'hui", in: *Revue du monde musulman et de la Méditerranée,* n° 59-60, 1991, Des ethnies aux nations en Asie centrale.
- Goldek, Jay; Goldek, Soumi Hiramoto, *Seyri dar sanâyeh dasti-e Irân* (Aperçu sur les artisanats d'Iran), Téhéran, Banque Melli, 1356 (1977).
- Huyghe, Édith; Huyghe, François-Bernard, *Les routes du tapis,* Paris, Gallimard, 2004.
- Lezghi, Seyyed Habibollah; Hosseini Nejâd, Sayyed Madjid, "Farsh, mousighi va folklor turkaman" (Tapis, musique et folklore turkmènes), in: *Madjalleh-ye baynolmelali-e Oloum-e Ensâni* (Revue internationale des sciences humaines), n° 3, Tâbestân 1383 (été 2004).
- Mohammadi Seyf, Ma'soumeh, "Seyri dar poushâk-e zanân-e Irân zamin, Goli az golestân Iran, lebâs zanân-e torkaman: zivar âlât-e zanân va dokhtarâ-e torkaman" Aperçu sur les vêtements des Iraniennes, une fleur parmi la roseraie d'Iran, le vêtement des femmes turkmènes: des bijoux des femmes et des filles turkmènes), in: *Madjalleh-ye farhangi-edjtemâ'i Payâm-e Zan* (Revue socio-culturelle du Message de la femme), n ° 247, dey 1393 (janvier-février 2015)**.**
- Yaghoubzâdeh, Âzâdeh, "Naghsh-hâye telesm-e mohâfez bar farsh torkaman" (Le dessin du talisman protecteur sur le tapis turkmène), in: *Revue Honar,* n°184, dey 1392 (janvier-février 2015).
- Zabbâh, Elhâm; Hâtam, Qolâm-Ali, "Djostâri dar mafâhim-e noghosh souzan-douzi torkamanan-e Gonbad-e Kâvous" (Une étude des concepts des dessins des travaux d'aiguille des Turkmènes habitant à Gonbad-e Kâvous), in: *Faslnâmeh Elmi-Padouheshi Negâreh*, n° 28, zemestân 1392 (hiver 2013)**.**
- Recueil d'articles (musée du tapis)*, Farsh-hâye bâghi-ye irâni, Behesht-e bâfteh* (Tisser le paradis, Tapis-jardin persans), Téhéran, Clermont-Ferrand, 1383 (2005).
- http://www.bayragh.ir/modules/smartsection/item.php?itemid=265 page consultée le 13/10/2015.



Le cheval turkmène, monture familière des plaines du Gorgân

Zeinab Golestâni
Bilâl Abdollâhipour

"Grâce à son peuple et ses chevaux, le pays des Mèdes a préséance sur d'autres pays. Formé dans la stalle royale, son cheval règne sur tout l'Asie", écrit l'historien grec *Polype (201-130 av. J.-C.). Le plateau iranien, du fait de ses prairies, est un des foyers très anciens de la domestication du cheval. Nommée d'après ses caractéristiques physiques et ses comportements, cette monture est surtout caractérisée par sa beauté, sa bravoure et sa fougue. Des noms spécifiques sont donnés aux chevaux selon leurs caractères physiques ou mentaux. Ainsi,* le cheval au grand corps est appelé "Ashdaf", celui au petit ventre, "Sahir", le fougueux, "Râhvâr", celui de bât, "Kodan", celui au front blanc, "As'agh", et le fort "Takâvar" ou même "Asb-e jangi" (cheval guerrier). Cependant, la dénomination générique de «cheval» demeure le terme aryen «*asb*». Dans la langue achéménide et dans l'Avestâ, le terme *asb* est dérivé, de *aspa*, ou *aspi*, l'équivalent de l'*asva* sanskrit.

Le cheval dans la culture iranienne, un statut sacré

Animal noble, le cheval occupe aussi une place de choix dans la culture et la vie des Iraniens, aux yeux desquels il symbolise le bonheur, le salut, et la clairvoyance. Dans les textes sacrés comme l'Avesta, cet animal est un bon augure. Dans l'une des strophes de l'Avesta, "Mehr Yasht", nous lisons: "*Qu'eux, les guerriers, prient Mehr à cheval, quémandant de la force pour leurs chevaux et de la santé pour eux-mêmes.*" Les Mèdes représentaient l'ange de la pluie sous la forme d'un homme au corps de cheval qui, affrontant le *div* de la sècheresse (Apôsh), le vainc. De même, pendant toute l'histoire iranienne et aujourd'hui encore, toute caractéristique positive attribuée aux Iraniens - noblesse, générosité, persévérance, etc. - était également attribuée à cet animal regardé par les grands mystiques persans comme la monture la plus digne de participer à l'Ascension du meilleur des hommes - le Prophète Mohammad - vers le trône divin:

La nouvelle lune apparaît dans le sabot de son cheval. (Hâfez)

Une fois arrivée au ciel le plus haut, Bourâq - monture du Prophète - dut s'arrêter, interdit d'entrée dans les sphères supérieures, et le Prophète continua seul son Ascension. Nezâmi raconte ainsi cette élévation de Mohammad dans *Makhzan al-Asrâr* (Le trésor des mystères):

Le cœur de la nuit embaumé du musc de ses lèvres,
Le quartier de la lune gravé par le passage de sa monture.

En outre, la littérature épique nous offre l'exemple des princes et des chevaliers qui doivent notamment



leur réputation à leur cheval, comme le rappelle Ferdowsi à propos de Sâm:

L'arc aux mains de Sâm
Qui enfourchant son cheval, devint renommée.

C'est aussi le cas de l'un des héros nationaux iraniens, Syâvash, dont le nom est même dérivé d'un terme signifiant le cheval. Le mot *Syâvash*, dit *Syâvakhsh* en pahlavi, est mentionné dans l'Avestâ comme *Syâvarshan*, qui est composé de *syâvâ* signifiant "noir" (*siâh* en persan d'aujourd'hui) et *arshân* qui veut dire "cheval"; ainsi *Syâvakhsh* signifie "le maître du cheval noir". Evoquant le rôle indéniable de la monture de Syâvash, Ferdowsi compose:

Il enfourcha le "noir", noir comme de la fumée.
Le cheval noir, celui qui
Ne craignit jamais le feu.
Syâvash monta si bien le noir
Qu'on disait qu'il ne faisait qu'un avec le feu.

Ces guerriers étaient tellement attachés à leurs chevaux que la mort de ces compagnons, gardiens de leurs souvenirs de batailles et d'aventures, était source de réels chagrins. Le *Shâhnâmeh* revient ainsi sur la mort de Shabdiz, le destrier favori du roi Khosrow:

Souffrant mille tourments,
Khosrow se précipita vers Shabdiz.
Son cœur sanglotait tellement
Qu'il en fit perdre au mont Bisotoun ses colonnes[1].
[…]
Il parlait à ses compagnons de Shabdiz,
De sa fougue, comme le vent du matin,
Il disait que son destrier était le printemps en plein automne,
Qu'il était le souvenir de l'amour de Shirin. (Mehdi Hamidi)

Animal noble, le cheval occupe aussi une place de choix dans la culture et la vie des Iraniens, aux yeux desquels il symbolise le bonheur, le salut, et la clairvoyance. Dans les textes sacrés comme l'Avesta, cet animal est un bon augure.

La vie turkmène, indissociable de la monture

Parmi les ethnies iraniennes, les



◄ *Présence du cheval dans la production artistique des Iraniens.*
© Edith et François-Bernard Huyghe, Les routes du tapis, *Paris, Gallimard, 2004, p. 19.*



▲ Me'râdj *(Ascension du Prophète)*

Turkmènes sont sans doute les plus attachés à leurs chevaux et à toute une culture turkmène axée sur cet animal. Le mot "turkmène" apparait au XIe siècle, au moment où les Oghuz non-musulmans appelaient les Oghuz musulmans par ce terme.[2] Peu à peu, le terme "turkmène" devint un attribut propre aux Oghuz ayant oublié leur nom ancestral. Les activités économiques des Oghuz étaient limitées, au XIIe siècle, à l'élevage des animaux, ce qui était conforme à leur mode de vie. C'étaient donc des moutons, des chevaux et des chameaux qui constituaient leur bien et leur fortune. D'ailleurs, leur mode de vie nomade exigeait l'emploi d'animaux tels que les chevaux. Les Turkmènes dépendaient donc étroitement de leurs animaux, entre autres chevaux et chameaux, d'où leur respect pour ces créatures qui étaient, à leurs yeux, à l'origine des forces invisibles de la vie. Selon les écrits d'historiens et voyageurs des premiers siècles de l'Hégire, les tribus turkmènes possédaient une connaissance étendue de ces fidèles montures. Des écrivains du XIVe siècle ont également souligné que les chefs des tribus turkmènes possédaient généralement un grand nombre de chevaux. Pour définir la qualité du cheval, ils utilisaient les mots *yund* et *yügrük*, signifiant "vite" et "initiateur".

Précisons aussi que les Turkmènes étaient de redoutables guerriers ayant leurs propres stratégies militaires et faisant un usage constant des chevaux, que ce soit à l'attaque ou pour la défense. On peut dire que l'importance du cheval pour les Turkmènes était l'équivalent de celui du chameau dans les contrées désertiques et les pays arabes. Quant au genre, les Turkmènes préféraient les mâles, plus puissants, alors que les Arabes appréciaient davantage les juments. Chez les Turkmènes, la castration était quasi-générale, car il existait une croyance selon laquelle le hongre était plus solide et résistant que l'entier. D'ailleurs, les hongres turkmènes étaient également réputés dans d'autres cultures connaissant très bien les chevaux, comme la culture arabe.

Le cheval a également une place de choix dans les fêtes turkmènes où l'équitation et autres jeux hippiques sont incontournables. Jadis, les Turkmènes le mangeaient comme le mouton et le chameau; mais après s'être convertis à

l'islam, ils n’ont plus consommé sa viande. En effet, l’un des rites anciens importants et aujourd’hui disparu des Turkmènes était de décapiter un cheval. Après avoir coupé la tête de l’animal, ils en faisaient une soupe. Les chevaux étaient également enterrés à proximité de leur maître.

Le cheval dans le folklore turkmène, sur les prairies de la culture

Enracinée dans les croyances et les pensées d’un peuple, la littérature orale constitue un reflet de la culture de ce peuple, grâce à laquelle leur manière d’être-au-monde est mise en scène. Parmi les peuples d’Iran, les Azéris et les Turkmènes ont une culture folklorique très riche et relativement bien étudiée, qui doit être considérée comme un élément central dans l’étude des créations artistiques et littéraires de ces peuples.

L’histoire turkmène est marquée par des guerres interminables, parfois commencées pour défendre la culture et le mode de vie de ce peuple. Ces éléments se trouvent à l’origine des nombreuses migrations, permettant parfois d’échapper au pouvoir central et de leur mode de vie nomade; le nomadisme leur ayant paradoxalement permis de sauvegarder et d’enrichir leur folklore, relativement préservé du contact avec d’autres cultures. Ainsi, par exemple, la musique turkmène peut être vue comme une musique très «pure» car elle contient peu d’éléments musicaux d’autres cultures.

Un simple survol de la littérature ou de la musique traditionnelle turkmène, où le cheval est omniprésent, permet de mesurer l'importance de cet animal dans leur culture. Dans la musique turkmène, il existe même des morceaux de musique, surtout parmi les *âydim* (chansons accompagnant la musique), dont l’inspiration est issue des rythmes de galop ou de trot. D’autres chansons évoquent son rôle primordial dans la vie quotidienne. Nous pouvons notamment citer les plus connues telles que *At tchâpân* (Le cavalier), *At aordamâ* (La charge du cavalier), *Sen Yetir* (Emmène-moi), et *Goroglineng ât oynâdesh* (La danse du cheval par Gorogli).

Il existe trois races reconnues et élevées par les Turkmènes: le yomut (du nom de la tribu du même nom), l’akhal-téké et le tchenârân (issue d'un croisement de l’akhal-téké avec des races persanes et arabes). Racontant son odyssée sur la Route de la Soie, Olivier Weber écrit: «*Le cheval akhal-téké est un véritable emblème pour les Turkmènes, mieux: une légende, une identité culturelle. […] Le cheval akhal-téké a toujours été l’objet d’admiration. «Cheval céleste» dans les légendes chinoises, «coursier surnaturel et divin» dans l’ancienne littérature d’Asie centrale, cet étalon fait l’objet de*





◄ *Présence des cavaliers, et scènes de chasse sur les tapis iraniens.*
© Mercedes Viale Ferrero, Tapis d’Orient et d’Occident, *1e éd., Paris, Grange Batelière, 1970.*

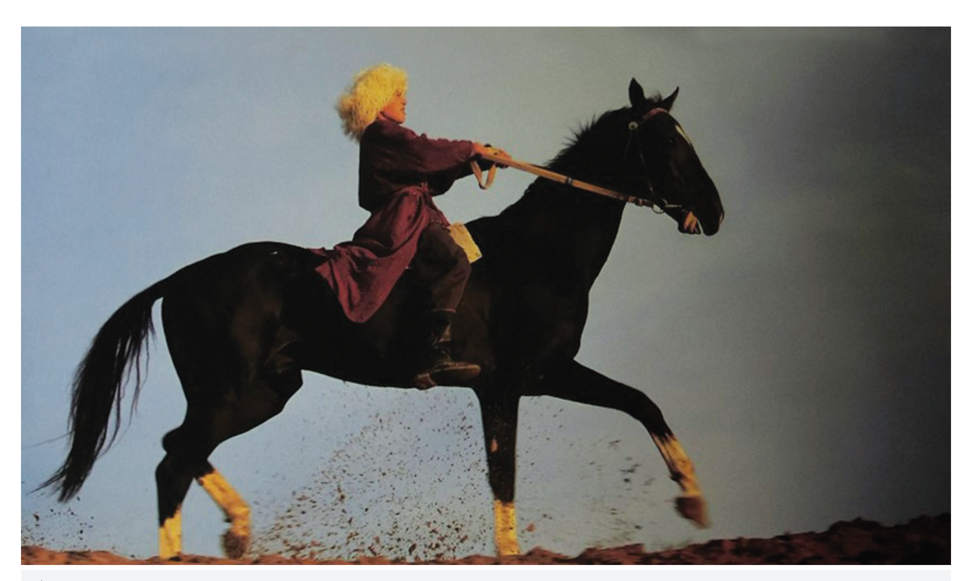
toutes les convoitises. De Cyrus, roi de Perse, à Alexandre le Grand, en passant par l'empereur de Chine Wudi (140-87 av. J.-C.), tous ont mené campagne pour capturer cette race supérieure de cheval.»[3]

Les Turkmènes étaient de redoutables guerriers ayant leurs propres stratégies militaires et faisant un usage constant des chevaux, que ce soit à l'attaque ou pour la défense. On peut dire que l'importance du cheval pour les Turkmènes était l'équivalent de celui du chameau dans les contrées désertiques et les pays arabes.

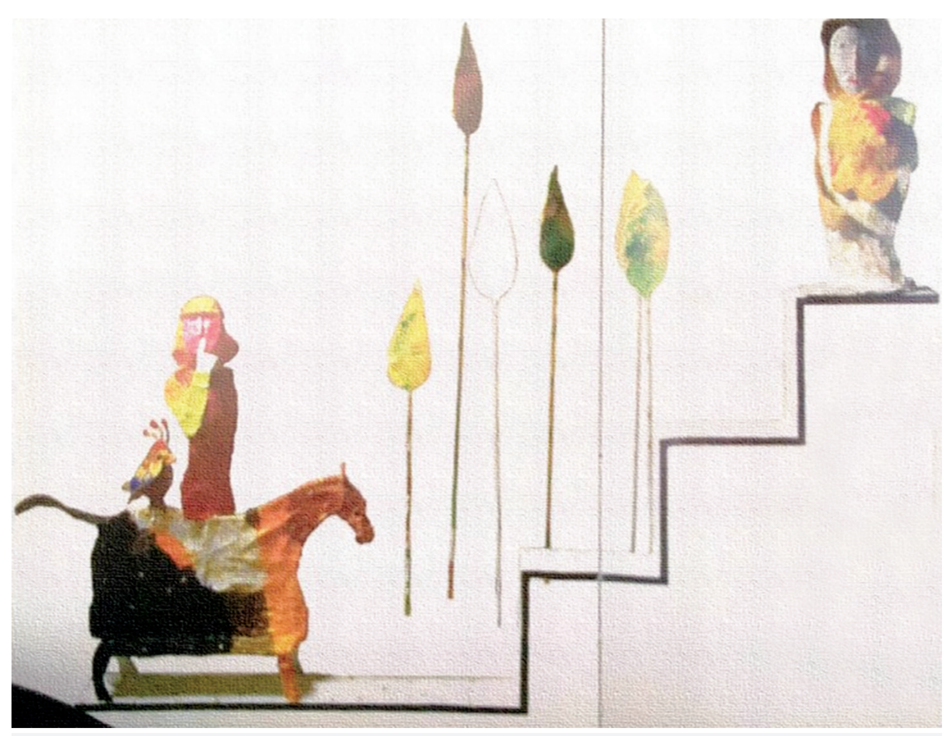
Célèbres par leur qualité, les chevaux turkmènes sont d'excellents chevaux de selle. Marco Polo le fait déjà remarquer dans son récit de voyage. Quant au Hongrois Armin Vambéry qui visite la région au milieu du XIXe siècle, c'est un tableau intéressant de l'importance du cheval dans la culture turkmène qu'il dresse dans un paragraphe succinct, précisant que le Turkmène préfère son cheval à tous ceux qu'il aime, y compris lui-même.

Les Turkmènes traversaient les vastes steppes grâce aux chevaux dont ils consommaient aussi la viande et le lait, d'où sa présence prééminente dans les récits, les épopées régionales et les proverbes locaux, par exemple: «*L'homme à pied n'a pas d'espoir.*» Ou bien «*L'homme est fier de lui quand le cheval marche.*» Il y avait paraît-il 30 000 chevaux turkmènes dans l'armée de Darius, ce qui rappelle l'importance du cheval dans la bataille, mais aussi la place importante du cheval turkmène comme monture de guerre. La présence actuelle de ces chevaux dans les cirques semble aussi constituer une indication de leur intelligence et de leur souplesse.

Epopées turkmènes. Souvent présent dans les modes (*maghâm*) épiques, le cheval turkmène, reconnu plutôt par sa couleur que son nom, est donc un élément inséparable de la bataille où le cavalier



▲ *Un héros ne peut se dispenser de son cheval.*
© Bâgh-e irâni : Hekmat-e kohan, Manzar-e djadid *(Jardin Persan: Sagesse ancienne, Paysage moderne), Téhéran, Musée des arts contemporains, 1e éd., Automne 2004.*



▲ *Cheval akhal-tekkeh, véritable légende de la plaine turkmène.*
© Olivier Weber, Sur les routes de la soie*, illustré par Rezâ Deghati, Paris, Editions Hoëbeke, 2007, p. 58.*

turkmène brille comme un astre:

Le noble jeune homme brille comme un astre,
Sur le champ de bataille
De leurs épées nues le sang rouge giclera
Sur le champ de bataille.[4]

Au cœur de ces mésaventures, c'est le cheval du cavalier qui lui sera enfin un compagnon fidèle, celui qui pourrait le préserver de la mort, comme le montre une strophe de *Sen Yetir*, de l'épopée de Gorogli:

Une fois abandonné dans les déserts, les hyènes et buses attaquent mon corps,
Toi Gir ât! Mon cheval! Emmène-moi à Tchandi Bil.[5]

«*Le Turkmène aime son cheval, et s'occupe à demeure de lui; il en est même amoureux. J'ai vu de mes propres yeux le cavalier blessé turkmène, tombé à terre, couper les jarrets de son cheval, de peur qu'il ne soit capturé par l'ennemi.*»[6]

Chevaux et *hudi.* Ce n'est pas seulement dans la littérature épique que galope le cheval turkmène: on peut aussi le voir dans tous les genres de la littérature orale de ce peuple. Citons par exemple le *hudi*, qui signifie "berceuse" en turkmène. Il semble que ce mot soit composé de deux parties: *Hu* - Dieu - et *Di* – impératif de *dimek* signifiant "dire". Il signifie donc "dis Dieu". Dans les premiers vers de ces berceuses chantées par les mères turkmènes, les termes "Allah", ou "Allay" - une forme transformée de Allah - se répètent. Aussi le premier vers comprend parfois cette expression "Hudi, Hudi, Hudi, Hu". «*En récitant le nom de Dieu (*Hu*) dans les oreilles de leurs enfants, les mères turkmènes leur offrent une tranquillité*

spirituelle.»[7] Et dans ces berceuses, on voit toujours apparaître le cheval:

Dors bien, mon sucre d'or!
Les chevaux seront en toute puissance, quand tu les montes.
Le temps sera nuageux,
Quand le soleil éclaire, comme une fleur, ton visage.[8]

Célèbres par leur qualité, les chevaux turkmènes sont d'excellents chevaux de selle. Marco Polo le fait déjà remarquer dans son récit de voyage. Quant au Hongrois Armin Vambéry qui visite la région au milieu du XIXe siècle, c'est un tableau intéressant de l'importance du cheval dans la culture turkmène qu'il dresse dans un paragraphe succinct, précisant que le Turkmène préfère son cheval à tous ceux qu'il aime, y compris lui-même.

Laleh. Considérés comme des biographies féminines chantées, les *laleh* sont considérés comme étant les poèmes turkmènes les plus fins chantés au fil des siècles. Les récitantes et les poétesses de ces morceaux narratifs sont des inconnues qui souffrent d'injustes relations sociales et familiales, et qui trouvent dans la musique et la poésie un refuge où elles peuvent manifester leurs sentiments de détresse et de colère. D'après la légende, Laleh était une jeune fille séparée de son amant à cause de l'austérité de sa tribu, qui décida de se consacrer à mettre en paroles et en chants les amours et la vie de ses amies et des femmes de sa tribu. La récitation des *laleh* (*laleh khâni*) est appelée au Turkménistan *dâmâq lale* (récitation corporelle des Laleh), lors de laquelle les filles se frappent doucement le cou en chantant différents morceaux de ces vers. En Iran, rassemblées sous le clair de lune, les filles turkmènes chantent ces vers ensemble, en se tenant



▲ *Cheval akhal-tekkeh, trésor indéniable du peuple turkmène.*
© *Rezâ Deghati,* Entre guerres et paix, 30 ans de reportages/ Reza*, Paris, National Geographic, 2008.*

immobiles. C'est dans ces chansons que les filles et les nouvelles mariées parlent dans leur solitude ou de leurs rêves, en s'inspirant de la nature:

Si j'étais un oiseau blanc,
Et que je m'envolais vers mon clan,
Et que ma soif s'apaisait
En buvant de ses fleuves.[9]

Récitant leur nostalgie, les filles expriment de la haine pour la demeure étrangère, et critiquent ceux pour qui leur mariage obligé a été source de joie:

S'allument petit à petit les lueurs de la lune,
Et le corbeau souhaite le bonsoir,
– Hélas, je suis l'étrangère –
J'espère que se blesse le cheval,
De celui qui marie sa fille à un étranger.[10]

Les Turkmènes considèrent de fait le cheval comme un ami et un membre de la famille. Ils sont aussi de grands adeptes d'équitation et de jeux hippiques. Un cheval dit *yurgha* est un cheval qui ne peut plus galoper, et cette situation est vue comme une malédiction.

Iârimezân. L'un des rites religieux turkmènes est le *iârimezân – iâri ramezân*, c'est-à-dire «le mi-Ramadan». Le rituel de cette prière se fait au 14e jour du mois de Ramadan pour remercier des dons divins. Chaque strophe de ces prières comprend quatre vers dont le quatrième est repris à toutes les strophes:

Iârimezân *arrive et passe,*
Il éclaire la nuit du quatorzième,
Il selle ensuite son cheval et enfourche jusqu'à l'année suivante,
Iârimezân *est le salut de la communauté.*[11]



▲ *Tapis tekkeh avec des outils du tissage, reproduction du tûynek.*
© Edith et François-Bernard Huyghe, Les routes du tapis*, Paris, Gallimard, 2004, p. 32.*

***

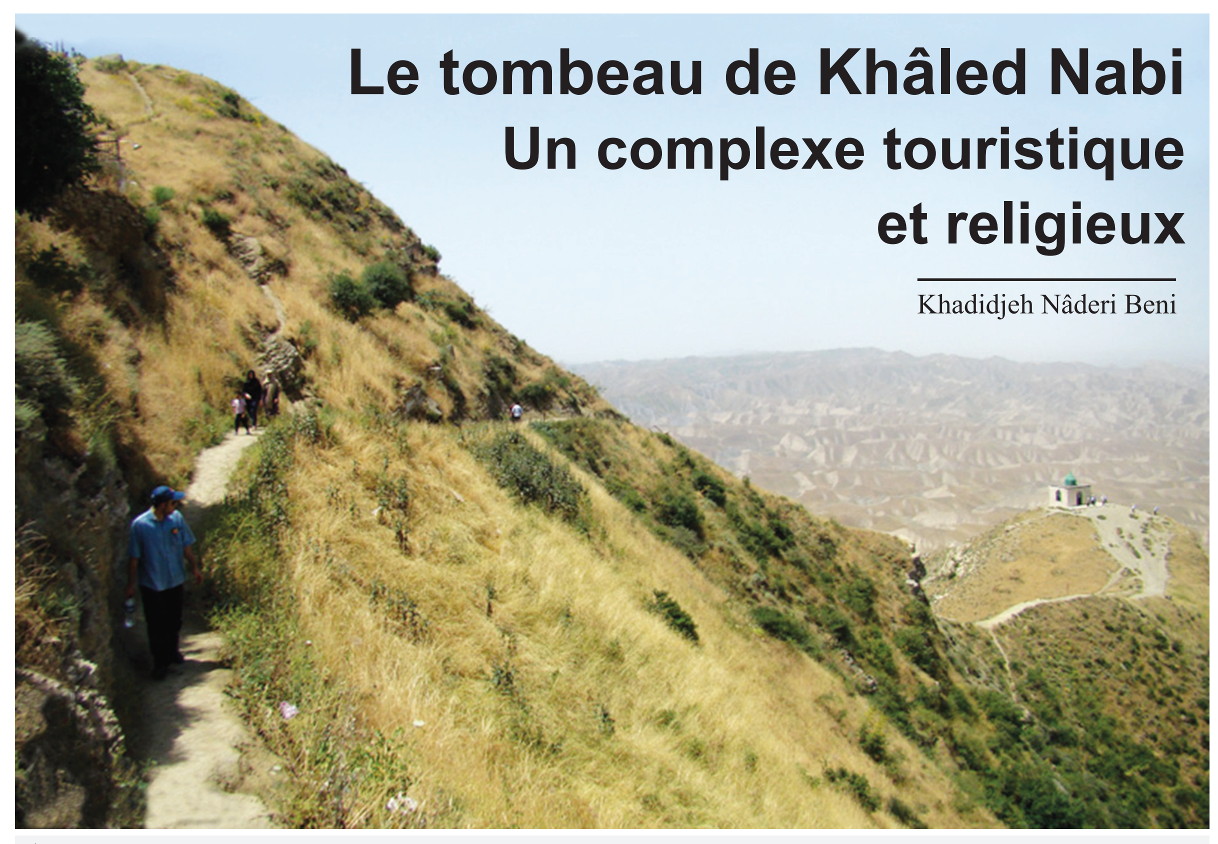
En conclusion, le cheval est omniprésent dans tous les aspects de la vie turkmène où cette monture règne si bien que la dénomination des sons que fait le peigne à tisser sur le métier s'inspire du bruit du galop des chevaux (*tûynek*). Ce travail collectif des tisserandes, appelé *pâyerdeng* ou s*âzlâshdermâ* ressuscite le bruit des chevaux galopant dans les prairies du Torkaman Sahrâ (la plaine des Turkmènes), dans la province de Golestân. ■

1. Le poète emploie un jeu de mots entre "Bisotoun" (Montagne située à Kermânshâh) et "Bi-sotoun" (sans colonne).
2. Elhâmeh Meftâh, «Farhang, âdâb, rosoum va bâvar-hâye torkaman-hâ», (La culture, les mœurs, les rites et les convictions des Turkmènes), in *Motale'ât-e Âsyâ-ye markazi va ghafghâz* (Études de l'Asie centrale et du Caucase); Automne 1995, 2ème année, n° 11, pp. 175-204.
3. Olivier Weber, *Sur les routes de la soie*, illustré par Reza Deghati, Paris, Editions Hoëbeke, 2007, p. 58.

4. Qotch yegdend setârase âtilar meydân
Itchenda
Qelitchendân qermez qânlâr setchiler
Meydân Itchenda
5. Tchulda qâlsâm qûrt qosh dûsher lashemâ
Gir ât meni Tchandi bila senyetir
«Tchandi Bil»:Pays de Gorogli.
6. Seyyed Mohammad Ali Jamâlzâdeh, «Balâ-ye torkaman dar Irân-e qâdjârieh: sardâr be ghâfel-e shabikhoun mizanad: pâreh-i vaghâyeh-ye târikhi darbâre-ye jang-e torkman az zabân-e yek sâheb mansab-e farânsavi» (Le malheur des Turkmènes en Iran à l'époque qâdjâre: le général procède au raid nocturne: aperçus historiques sur la guerre turkmène d'après une autorité française), in *Negin*, Juillet 1971, n° 75, pp. 45-49, mis en ligne sur http://www.noormags.ir/view/fa/articlepage/68927.
7. Yousof Ghujogh, «Gouneh-hâye mokhtalef-e adabyât-e shafâhi-e mardom-e torkaman» (Différents types de littératures orales du peuple turkmène), in *She'r* (Poésie), Automne 1997, n° 21, pp. 122-133, mis en ligne sur http://www.noormags.ir/view/fa/articlepage/200724, p. 126.
8. *Alley bâllim âtlânar*
Atlânar hâybât lânâ
Gul yuzene gun dushsa
Hâyâlâr bulut lânâr
9. *Aq qus bolup utchsamdim*
Oz ilime barsamdim
Oz iliming suvundan
Latip latip ltchsemdim
10. Ay dovar bârqa bârqa
Tchâqir davaltu qargha
Qizin yâdâ barânang
Garâkder âti yurgha
11. «Iârimezân âii gelerde- getcher
Aiing ondordune lalqimin setcher
Atini elerlap, minipde qâtchar
Mukhammed ummatina ia "iârimezân».

Bibliographie:

- Jean-Paul Roux, *L'histoire de l'Iran et des Iraniens*, *des origines à nos jours*, Fayard, 2010.
- Rezâ Deghati, *Entre guerres et paix, 30 ans de reportages/ Rezâ*, Paris, National Geographic, 2008.
- Olivier Weber, *Sur les routes de la soie*, illustré par Rezâ Deghati, Paris, Editions Hoëbeke, 2007.
- *Bâgh-e irâni : Hekmat-e kohan, Manzar-e djadid* (Jardin Persan: Sagesse ancienne, Paysage moderne), Téhéran, Musée des arts contemporains, 1e éd., Automne 2004.
- *Tisser le paradis, Tapis-jardins persans,* Téhéran-Clermont-Ferrand, 2005.
- Edith et François-Bernard Huyghe, *Les routes du tapis*, Paris, Gallimard, 2004.
- Mercedes Viale Ferrero, *Tapis d'Orient et d'Occident*, 1e éd., Paris, Grange Batelière, 1970.
Amin Dârâyi, «Asb-e torkaman» (Le cheval turkmène), in *Asb* (cheval), Été 2011, n° 28, pp. 16-21.
- Mohammad Nouri, «Akhlâgh va erfân-e tamsili, barresi-e asb be onvân-e yek namâd-e ma'navi» (Morale et mysticisme symboliques, étude du cheval en tant que symbole spirituel), Été 2006, n°4, pp. 57-87, mis en ligne sur http://www.noormags.ir/view/fa/articlepage/292140.
- «Laleh-hâ, she'ri az dasht-e torkaman» (Les *laleh*, poésie de la plaine turkmène), in *Farhang-e Mardom* (Culture du peuple), Été-Automne 2003, n° 6-7, pp. 93-97, mis en ligne sur http://www.noormags.ir/view/fa/articlepage/936787.
- Mansour Morâdi, «Mousighi va farhang-e torkaman» (La musique et la culture turkmènes), in *Nâmeh-ye ensân shenâsi* (Cahiers d'Anthropologie), V.1, Printemps- Été 2003, n° 3, pp. 13-30. Mis en ligne sur http://www.noormags.ir/view/fa/articlepage/57143.
- Mehdi Mâhuzi, «Asb dar adabyât-e fârsi va farhang-e irâni» (Le cheval dans la littérature persane et la culture iranienne), in *Revue de la Faculté des lettres et des sciences humaines*, Université de Téhéran, Été-Automne 1998, n° 146-147, pp. 209-235, mis en ligne sur http://www.noormags.ir/view/fa/articlepage/319731.
- Yousof Ghujogh, «Guneh-hâye mokhtalef-e adabyât-e shafâhi-e mardom-e torkaman» (Différents types de littérature orale du peuple turkmène), in *She'r* (Poésie), Automne 1997, n° 21, pp. 122-133, mis en ligne sur http://www.noormags.ir/view/fa/articlepage/200724.
- Elhâmeh Meftâh, «Farhang, âdâb, rosoum va bâvar-hâye torkaman-hâ», (La culture, les mœurs, les rites et les convictions des Turkmènes), in *Motale'ât-e Âsyâ-ye markazi va ghafghâz,* (Études de l'Asie centrale et du Caucase); Automne 1995, 2ème année, n° 11, pp. 175-204, mis en ligne sur http://www.noormags.ir/view/fa/articlepage/860081.
- Seyed Mohammad Ali Jamâlzâdeh, «Balâ-ye torkaman dar Irân-e qâdjârieh: Sardâr be ghâfeleh shabikhoun mizanad: pâreh-i vaghâyeh-ye târikhi darbâre-ye jang-e torkman az zabân-e yek sâheb mansab-e farânsavi» (Le malheur des Turkmènes en Iran à l'époque qâdjâre: le général procède au raid nocturne: quelques aperçus historiques sur la guerre turkmène d'après une autorité française), in *Negin*, Juillet 1971, n° 75, pp. 45-49, mis en ligne sur http://www.noormags.ir/view/fa/articlepage/68927.



Le tombeau de Khâled Nabi
Un complexe touristique et religieux

Khadidjeh Nâderi Beni

▲ *Vue lointaine du tombeau de Khâled Nabi*

Situé dans la région montagneuse de Kalâleh, à l'est de la province du Golestân, le tombeau du prophète Khâled (surnommé Khâled Nabi) compte parmi les sites touristiques les plus visités de la province. Dans l'ouvrage intitulé *Nâsekh-ol-Tavârikh*[1], on peut lire que Khâled ibn Sanân fut parmi les descendants d'Ismaël, fils du prophète Ibrâhim (Abraham). Il naquit vers 530 à Aden, au Yémen. La mission prophétique de Khâled Nabi débuta 40 ans avant la naissance du prophète Mohammed. Il contribua à propager le message du Christ auprès des zoroastriens. Ses efforts de christianisation restèrent néanmoins vains, du fait de l'opposition des Iraniens.

L'existence du tombeau de cette personnalité au cœur de la région et à proximité d'autres sites touristiques et historiques attire un bon nombre de touristes iraniens et étrangers. Ce site se trouve à 90 km au nord-est de Gonbad-e Kâvous et à 6 km du village de Gatchi Sou. De plus, le bâtiment du tombeau de Khâled Nabi, qui est entouré par les monts limitrophes dont le mont Djordjân, se situe au sommet du mont Tângri Dâgh. Il s'agit d'un petit édifice humble dont l'architecture est simple et sans artifices. Un peu plus loin, sur un sommet voisin, se trouve un autre petit édifice en brique abritant le tombeau d'un saint inconnu nommé Tchoupân Atâ (le berger Atâ) et celui d'Alem Bâbâ, le beau-père de Khâled Nabi. Selon les textes historiques, il est probable que Tchoupân Atâ ait été le berger ou l'un des fidèles de Khâled Nabi. La façade principale des deux bâtiments consiste en trois fenêtres et une porte avec des voûtes à arcs segmentaires au-dessus des portes et fenêtres; le tout étant coiffé d'un dôme métallique.

Le sommet de Tângri Dâgh offre une vue panoramique sur un site extraordinaire connu sous le nom de Hezâr Darreh (les Mille Vallées) ou Pandj



▲ Intérieur du tombeau de Khâled Nabi

Shir (les Cinq Lions). Cette vaste étendue comprend un ensemble de collines naturellement disposées les unes à côté des autres, telles des vagues.

La partie nord-est du tombeau de Khâled Nabi donne sur un champ relativement étendu où de nombreuses colonnes en pierre ont été édifiées. Les montagnes limitrophes de la région auraient fourni la pierre desdites colonnes.

Selon les chercheurs, ces monuments, dont le nombre atteint 600, seraient en fait des pierres tombales construites en forme de colonnes d'un à cinq mètres de haut et de 50 cm d'épaisseur. Ces pierres tombales ne portent aucun renseignement et demeurent donc non-identifiées. Toutefois, selon des études archéologiques, l'histoire du cimetière remonte aux environs de l'an 630. Selon la classification de l'archéologue Alirezâ Hessâr Nouri, les pierres tombales du cimetière sont de trois types: 1) les colonnes en pierre mesurant cinq mètres de haut et dressées verticalement. La partie extérieure de chaque colonne est sculptée en forme de chandelle tandis que le bout prend la forme d'un casque. Selon une hypothèse courante, ce type de pierre tombale serait la marque de tombes masculines; 2) les colonnes plus courtes (de 60 cm à quatre mètres) sculptées en forme de croix, qui évoquent l'aspect d'un homme resté debout, les mains sur les hanches. Il s'agirait, selon l'hypothèse précédemment mentionnée, de pierres funéraires ornant des tombes



▲ Tombeau de Khâled Nabi


▲ *Attractions naturelles de la région au printemps*

féminines; 3) peu nombreuses, nous trouvons également des pierres gravées en forme de bélier; selon la tradition turkmène, le bélier est le symbole de la bravoure et du pouvoir.

Parmi les autres attractions naturelles et religieuses situées à proximité, nous pouvons citer l'arbre béni (*derakht-e nazarkardeh*), le bois curatif (*tchoub-e darmân*) et des arbres millénaires plantés sur les bords de la source Khezr (Al-Khidr) (*tcheshmeh-ye khezr*). Pour accéder au site touristique de Khâled Nabi, il faut franchir un passage montagneux très beau qui constitue à lui seul l'une des attractions naturelles de la région. ■

Dans l'ouvrage intitulé *Nâsekh-ol-Tavârikh*, on peut lire que Khâled ibn Sanân fut parmi les descendants d'Ismaël, fils du prophète Ibrâhim (Abraham). Il naquit vers 530 à Aden, au Yémen. La mission prophétique de Khâled Nabi débuta 40 ans avant la naissance du prophète Mohammed. Il contribua à propager le message du Christ auprès des zoroastriens.


▲ *Cimetière au nord-est du tombeau de Khâled Nabi*

1. Copiste de l'Histoire, compilation en neuf tomes de Mohammad-Taghi Sepehr Kâshâni à l'époque qâdjâre. Le livre porte surtout sur l'histoire de l'Islam.

Source: www.mehrnews.com

Le Golestân, petits chevaux et langage fleuri

Mireille Ferreira


▲ *Les petits chevaux de la steppe du Golestân*


▲ *Sur un marché à Gonbad-e Kâvous*
Photos: Mireille Ferreira

La province iranienne du Golestân, située au nord de l'Iran, à l'est de la mer Caspienne, cultive une certaine différence avec le reste du pays. C'est en effet dans cette région, située à 30 mètres d'altitude au-dessous du niveau des océans, que commence l'immense steppe de l'Asie centrale, alors que la topologie de l'Iran, c'est avant tout un grand plateau situé à 1100 m d'altitude en moyenne, bloqué par deux chaînes de montagnes, l'Alborz et le Zagros. Seuls les bords de mer, du golfe Persique et de la mer Caspienne, échappent à ces altitudes.

Le paysage du Golestân ne présente que très peu de relief. Les pluies venues du nord, bloquées par les montagnes, y arrosent généreusement une campagne verdoyante et boisée. La majeure partie de la steppe est laissée en prairie, le reste est occupé par des champs de céréales. Les Téhéranais, habitués aux paysages minéraux et arides, aiment à y venir en villégiature.

Le petit cheval turkmène du Golestân

C'est là que débute le royaume des yourtes, ces tentes cylindriques semi-rigides, habitat d'une population semi-nomade aux traits déjà asiatiques, partageant la steppe avec ses troupeaux. Le cheval turkmène, fierté de ces pasteurs, est de petite taille, véloce et rustique, supportant sans souffrir 40°C en été et -15°C en hiver. Il est indirectement à l'origine de la Route de la Soie, les Chinois venant autrefois, à travers les cols de l'Himalaya, le troquer contre leurs étoffes précieuses.

Apparaissant déjà sur les fresques de Persépolis, avec sa petite silhouette très caractéristique à dos plat sans cambrure, il faillit disparaître, conséquence de croisements des races depuis 3000 ans.

Mais depuis une soixantaine d'années, il fait à nouveau l'objet d'une sélection de la part de quelques passionnés dont, en son temps, l'Américaine Louise Firouz, qui vécut dans cette région jusqu'à son décès en 2008.[1] Le Docteur Mahmoud Tehrâni, vétérinaire de l'élevage de Louise Firouz, assurait, quand nous l'avions rencontré, que ces chevaux sont les plus rapides du monde. Chaque printemps en effet, de nombreuses courses hippiques sont organisées dans la steppe entre les différents clans.

Foulards et langage fleuris

L'autre différence avec le reste de l'Iran réside dans la tenue vestimentaire féminine aux couleurs chatoyantes, perpétuant ainsi la tradition régionale. Cela donne des marchés vifs et colorés, bien différents des bazars du reste de l'Iran.

Ici, la langue parlée dans les foyers, la rue et les commerces n'est pas le persan mais le turkmène. Cette langue aux racines turco-altaïques est parlée sur toute la rive Est de la mer Caspienne, y compris dans les pays de l'ex-URSS. La plupart de ces ethnies vivant à la périphérie de l'Iran sont transfrontalières; aussi, le pouvoir central perse, puis iranien, a toujours accepté que chaque groupe ethnique utilise sa langue d'origine, y compris dans les écoles. Si la majorité des habitants de la région du Turkménistan parle aussi le persan, certains habitants des petits villages, dont le taux d'alphabétisation est plus réduit qu'en ville, ne parlent que le turkmène. ■

1. Voir l'article que nous lui avons consacré, paru dans le numéro 33 de *La Revue de Téhéran*, d'août 2008, intitulé «Louise Firouz, une dame qui aimait les chevaux».



▲ *Les foulards fleuris des femmes du Golestân*

> Le cheval turkmène, fierté de ces pasteurs, est de petite taille, véloce et rustique, supportant sans souffrir 40°C en été et -15°C en hiver. Il est indirectement à l'origine de la Route de la Soie, les Chinois venant autrefois, à travers les cols de l'Himalaya, le troquer contre leurs étoffes précieuses.



▲ *Jeune garçon du Golestân*

Ali Abâd Katoul

Khadidjeh Nâderi Beni



▲ *Région d'Afrâtakhteh à l'automne*

Située à 40 km à l'est de Gorgân, chef-lieu de la province du Golestân, la ville d'Ali AbâdKatoul est l'une des régions les plus visitées du nord de l'Iran. Cette ville de 140 000 d'habitants, s'étend sur une superficie de 1150 km^2. Elle s'étend le long de la route Téhéran-Gorgân-Mashhad et de ce fait, jouit d'une grande importance dans le transport routier de cette partie du pays. La ville est divisée en deux districts: Kamâlân et Markazi (le centre-ville). Elle abrite également plusieurs villages renommés qui sont très visités par les Iraniens; on peut par exemple citer les noms de Mohammad Abâd, Zarrin Gol, Gueno, Tchinou, Mâhiân, Afrâtakhteh, etc. Ali Abâd est la voisine australe de la ville de Gonbad-e Kâvous. Entourée au sud par le massif de l'Alborz, elle avoisine la ville de Gorgân à l'est et la ville de Shâhroud (dans la province de Semnân) au sud-ouest. Les fouilles archéologiques ont révélé que cette région a une histoire de plus de sept millénaires. De ce fait, elle abrite un bon nombre de sites historiques qui viennent s'ajouter à l'attrait de sa nature exceptionnelle et attirent chaque année beaucoup de touristes iraniens et étrangers. D'après les historiens, la région de Katoul (Ali Abâd, ses districts et ses villages limitrophes) était également appelée Kamâl-e Gharib. Ce nom provient de celui de la tribu Kamâl Gharibi, l'une des plus importantes de la région.

Ali Abâd Katoul est une expression composée de trois mots: 1) Ali: ce mot fait référence au nom d'un chef de la tribu Dodji, Ali Mohammad Khân qui, en 1900, devient le gouverneur de cette région et donna son nom aux deux villages voisins: Ali Abâd et Mohammad Abâd. Selon les documents historiques, il joua un rôle de premier plan dans le développement à la fois économique et social de la région. En outre, il fonda deux autres villages, Khâvar Kalâteh et Sâvar Kalâteh, baptisés d'après les prénoms de ses deux filles, Khâvar et Sâvar. 2) Abâd est un suffixe persan

qui signifie une région habitée et cultivée. 3) Quant au terme de Katoul, il est composé de deux parties: *kata* qui signifie lieu, et *ul* qui signifie vallée. En réalité, *katoul* désigne un ensemble de villages dispersés dans une vallée.

Ali Abâd se situe le plus à l'ouest de ces territoires. Ses habitants parlent le tabari[1]. Les habitants d'Ali Abâd parlent un dialecte local issu du persan, le katouli. A l'époque de Nâssereddin Shâh Qâdjâr (1848-1896), cette ville fut la principale commune d'Astarâbâd (aujourd'hui baptisée Gorgân), et près de dix-huit tribus y résidaient. Etant donné que la ville d'Ali Abâd se situe à proximité de la province du Khorâssân et de Bandar-e Torkaman[2], sa culture a été influencée par les traditions de ces deux régions. C'est notamment le cas de la musique de Katoul, qui est imprégnée des modes musicaux turkmènes et khorâssânis.

La région a également connu des arrivées de populations extérieures. Ainsi, à la fin de la dynastie safavide, des militaires du Sistân émigrent à Ali Abâd où ils organisent la troupe des Katoul. Cette troupe forme plus tard le corps principal de l'armée iranienne à l'époque du règne du Safavide Tahmasp II[3]. Plusieurs ethnies iraniennes, dont les Sistânis, les Shâhroudis, les Sabzevâris, ou encore les Turkmènes, cohabitent donc depuis longtemps dans ce département et ses villages limitrophes. Les habitants d'Ali Abâd sont très majoritairement musulmans chiites, même s'il existe également plusieurs minorités religieuses, dont les sunnites et les chrétiens arméniens.

Située à l'extrémité sud-est de la mer Caspienne, Ali Abâd jouit d'un climat tempéré, humide et doux en été. En outre, la partie sud de la ville se situe dans une région montagneuse et donc plus en altitude qu'au nord. Dans cette région, les montagnes de la chaîne d'Alborz -



▲ *Village d'Afrâtakhteh*



▲ *Cascade de Kaboudvâl*

dont les plus importantes sont Shâhvâr, Tcheltcheli et Zarrinkamar - sont couvertes de grandes forêts de chênes abritant une riche faune et flore.

Etant donné son climat et sa géographie, la ville d'Ali Abâd est un pôle agricole important du nord du pays. Parmi les rivières limitrophes de la ville, on peut citer Zarrin Gol, Kaboudvâl et Mohammad Abâd qui se déversent dans la rivière de Ghareh Sou à Gorgân.

Ali Abâd jouit d'une histoire plurimillénaire: suite aux fouilles archéologiques réalisées par un groupe de spécialistes iraniens et étrangers sur la colline antique de Tchinou, une collection d'objets ayant plus de 7000 ans y a été retrouvée. La colline de Tchinou (*tappeh-ye bâstâni-e Tchinou*) est située dans un village montagneux du même nom. Cette colline est entourée par les ruines de quatre monuments historiques datant de l'ère islamique: un bain antique, une habitation, un pont et un moulin.

Parmi les autres attractions historiques de la région, nous pouvons également citer le cimetière antique de Mâhiân (localement prononcé Mâyân) situé dans un village du même nom. Mâhiân est un village montagneux qui se trouve à 25 km du sud-est d'Ali Abâd et dont l'histoire remonte à plus de 3000 ans. Le village abrite deux Imâmzâdehs (sanctuaires de descendants d'Imâms), Seyyed Razi et Seyyed Yahyâ, qui sont parmi les plus vénérés et visités de la province. En outre, on peut y découvrir des maisons anciennes ornées de façon originale, et des arbres pluricentenaires.

A 30 km du sud-est d'Ali Abâd, on peut visiter le village d'Afrâtakhteh qui abrite de vastes forêts d'ifs et jouit de ce point de vue d'une renommée mondiale. Les arbres de cette zone sont parfois millénaires. Le village est encerclé par les hauteurs de la chaîne d'Alborz dont Takiâno au sud et Milârto à l'ouest. La rivière d'Afrâtakhteh prend sa source dans les hauteurs de cette région et longe le village par le sud. Les données historiques attestent que le village jouit

d'une histoire millénaire et de ce fait, abrite un grand nombre de monuments historiques dont le puits de Pirâlâ, le cimetière Gabri et les bains anciens (*hammâm-e kohneh*). Aux alentours du village, on peut visiter quelques autres curiosités géographiques dont des glaciers, des forêts d'ifs, des sources minérales, etc.

Kaboudvâl est une cascade située à cinq kilomètres du sud-est d'Ali Abâd. L'eau qui l'alimente prend sa source dans le mont Hâroun; elle traverse la forêt de Kaboudvâl pour ensuite se jeter dans une vallée profonde où l'on peut admirer une belle chute d'eau.

Zarrin Gol est un village touristique situé à 10 km du sud-est d'Ali Abâd. Il abrite plusieurs sites historiques datant de 3000 ans, dont le cimetière ancien du village. Il est entouré par les monts verdoyants de l'Alborz, le plus important étant le mont de Mirân à l'est. Etant donné sa situation géographique, ce village est un point d'accès à huit autres villages de cette région. En traversant la partie centrale du village, la rivière de Zarrin Gol crée plusieurs chutes d'eau qui offrent de beaux paysages aux yeux des voyageurs.

Mohammad Abâd Katoul est un autre lieu bucolique situé à 12 kilomètres de Kamâlân, au pied des monts de la chaîne d'Alborz. Situé à l'entrée de douze autres petits villages, Mohammad Abâd sert également de passage facilitant l'accès aux villages alentour. On estime que ce village a été fondé il y a plus de 1500 ans. Il portait anciennement le nom de «Valik Tangueh», mais lors de l'installation d'Ali Mohammad Khân, il changea de nom pour devenir Mohammad Abâd Katoul. ■

---

1. Le Mazandérani ou le tabari est une langue iranienne parlée dans le nord de l'Iran et plus particulièrement dans la province du Mazandéran et ses départements limitrophes.
2. Port iranien qui se trouve sur les côtes de la mer Caspienne, dans la province du Golestân.
3. Tahmasp II est l'un des derniers rois safavides; il régna de 1729 à 1732.



▲ *Village de Mâyân (Mâhiân)*

Bibliographie:

- Ghâemi, Ramezân'Ali, *Djâzebeh-hâyedjahângardi-e ostân-e Golestân* (Les attractions touristiques de la province du Golestân), Sazemân-e gardeshgari (Organisation du tourisme), Golestân, 2000.

La grotte de Shir-Abâd

Shahâb Vahdati



▲ *Vue intérieure de la grotte de Shir-Abâd*

L'est de la province de Gorgân abrite en son sein une grotte unique en son genre. Selon les croyances populaires locales, elle aurait été le lieu de résidence du fameux Démon Blanc (*div-e sefid*), personnage légendaire du *Shâhnâmeh* (Livre des Rois) de Ferdowsi. Cette grotte, baptisée Shir-Abâd, est située à côté du village du même nom, mais les locaux l'appellent plutôt la grotte du Démon blanc, du fait de la raison évoquée plus haut et de l'obscurité totale qui y règne à l'intérieur.

Cette grotte se situe à 20 km du village de Shir-Abâd, sur la route reliant Khân-Bebine à Shir-Abâd. Shir-Abâd est une grotte souterraine naturellement créée par une rivière, qui s'étend sur une longueur d'environ 235 mètres et a un diamètre allant de 6 à 15 mètres. La largeur moyenne du couloir blanc de la grotte est de 2 à 3 mètres. Elle se situe à une altitude de 310 m par rapport au niveau de la mer. Au sol s'écoule une eau froide d'environ 10-11 °C. Cette eau se jette dans la rivière de Shir-Abâd qui, sur son chemin, croise plusieurs cascades forestières. L'humidité et la température propice en fait un milieu favorable au développement de certaines espèces telles que la salamandre troglodyte de Gorgân, qui est aveugle et vit uniquement dans cette région. A mesure que l'on avance dans la grotte, l'eau devient plus profonde. Il devient alors difficile d'y respirer, du fait de la présence de soufre natif qui contamine l'air. En parcourant quelques dizaines de mètres, on peut voir des salamandres troglodytes longues de 20 à 30 cm qui comptent parmi les plus grosses de leur espèce. L'espèce a d'ailleurs été baptisée *Iranodon*

gorganensis du fait du lieu de sa découverte - la grotte de Shir-Abâd de la province de Gorgân. La grotte de Shir-Abâd est aussi le lieu de vie d'espèces comme le gammarus (un crustacé qui vit normalement dans la mer), des araignées, le crabe d'eau douce, la grenouille forestière et la salamandre iranienne de montagne. La plus grande partie de la grotte est obscure, et abrite également des chauves-souris. Son eau n'est pas potable du fait de la présence des déjections des chauves-souris. Personne n'a pu jusqu'ici atteindre son fond: après avoir parcouru 200 mètres, la profondeur de l'eau empêche d'avancer et il faut des équipements de plongée pour aller plus loin.

La grotte abrite une très ancienne fontaine qui est peut-être à l'origine de sa formation. Ses caractéristiques structurelles, la qualité de sa terre et le mouvement de l'eau à l'intérieur ont créé un petit étang, des stalactites, un lit de boue gluante ainsi que différents phénomènes caractéristiques tels qu'un murmure produit par l'écho du mouvement de l'eau. C'est aussi cet étrange murmure qui est à l'origine de son appellation d' "habitat du Démon Blanc" par les habitants des villages voisins. La grotte de Shir-Abâd est facile d'accès, et les visiteurs n'ont pas besoin d'équipement professionnel pour la visiter. Il est cependant recommandé d'avoir un casque, une lampe torche, ainsi que des bottes pour ne pas glisser. Il est aussi préférable d'être accompagné par un guide expérimenté.

La grotte se situe elle-même à proximité de plusieurs cascades en raison des pentes abruptes de la chaîne Elbourz et la présence de nombreuses rivières sur les flancs des monts. Le village de Shir-Abâd se situe également à proximité d'une zone forestière dont la beauté vaut le détour.

La grotte abrite une très ancienne fontaine qui est peut-être à l'origine de sa formation. Ses caractéristiques structurelles, la qualité de sa terre et le mouvement de l'eau à l'intérieur ont créé un petit étang, des stalactites, un lit de boue gluante ainsi que différents phénomènes caractéristiques tels qu'un murmure produit par l'écho du mouvement de l'eau.



▲ *Grotte de Shir-Abâd*

Pour y aller

La grotte et les cascades de Shir-Abâd se situent à 55 km à l'est de la ville de Gorgân, à une distance égale des villes d'Ali-Abâd Katoul et d'Azâd Shahr. Il faut parcourir 5 km vers le sud et en passant par le village de Shir-Abâd, prendre la route asphaltée qui mène à un chemin de chèvres conduisant lui-même aux cascades. La grotte se trouve entre la deuxième et la troisième cascade. Les cascades se situent à 6 km de distance du village Khân-Bebine, au milieu d'une très belle forêt. En chemin, le visiteur pourra admirer de magnifiques rivières et fontaines. Les cascades situées à proximité de la grotte sont en réalité une grande cascade en escalier qui comprend 12 grandes et petites cascades, dont la plus importante est haute de 30 m. Le lac qui se situe à son pied a quant à lui une profondeur de 40 à 80 mètres. L'ensemble a été enregistré au patrimoine national par l'Organisation Iranienne de la Protection de l'Environnement (OIPE).

La montagne et la forêt constituent les paysages environnants où l'on peut trouver des espèces végétales comme le charme commun, l'érable, l'aulne, des mousses, des fougères et diverses variétés de champignons. Les alentours abritent aussi une riche faune dont des cerfs, chevreuils, ours, sangliers et chats sauvages protégés par l'OIPE.

Les cascades de Shir-Abâd se trouvent sur le flanc d'un mont célèbre dont le sommet, culminant à 2430 m d'altitude, abrite une citadelle appelée Mârân. Situé au sud-ouest de la ville de Râmiân, ce site s'étend sur 3 km2 et aurait été la capitale estivale des Arsacides.

La citadelle de Mârân

Les cascades de Shir-Abâd se trouvent sur le flanc d'un mont célèbre dont le sommet, culminant à 2430 m d'altitude,



▲ *Cascade de Shir-Abâd*



▲ *Petit étang à l'intérieur de la grotte de Shir-Abâd*

abrite une citadelle appelée Mârân. Situé au sud-ouest de la ville de Râmiân, ce site s'étend sur 3 km^2 et aurait été la capitale estivale des Arsacides. Dans son *Histoire des Arsacides*, Etemâd-ol-Saltaneh écrit que les rois de cette dynastie passaient la moitié de l'année à Ctésiphon et que pendant la saison chaude, ils cherchaient à s'établir dans les campagnes du Mâzandarân. L'historien britannique Sir Percy Sykes est aussi d'avis que la citadelle de Mârân était la seconde capitale des Arsacides, construite par Tiridate en 230 av. J.-C. ■



▲ *Aperçu de la citadelle de Mârân en arrière plan, qui semble se confondre avec le flanc de la montagne*

Bibliographie:

- Grigori Malgonov, *Kârâneh-hâye jonoubi-e daryâ-ye Khazar* (Les rives sud de la Caspienne), Ed. Niloufar, 1990.
- Etemâd-ol-Saltaneh, *Târikh-e Ashkaniân* (Histoire des Arsacides), Ed. Naghsh-e Jahân, 1939.
http://www.hamshahrionline.ir/details/131016
http://www.akairan.com/iranshenasi-irangardi/golestan-didaniha/17163.html

47

CULTURE REPORTAGE

Les ateliers des artistes plasticiens à Paris

Jean-Pierre Brigaudiot

L'artiste plasticien, celui qui produit des œuvres matérielles ou immatérielles, doit disposer de lieux de travail adaptés à sa ou à ses pratiques, ceci de manière pérenne ou ponctuellement, comme c'est le cas lorsque les œuvres sont, par exemple, produites par et pour le musée ou le centre d'art et doivent en ce cas être réalisées sur place. Pour beaucoup d'artistes, la question de l'atelier est bien difficile à résoudre, étant donné les prix de l'immobilier locatif et la crise persistante du logement que connait la France depuis des décennies, compte tenu également du besoin réel ou imaginé de la plupart des artistes d'être à proximité des principaux lieux de l'art, même si l'imagerie numérique et Internet facilitent désormais la communication d'informations de qualité sur ce que sont les œuvres.

L'atelier d'artiste, auparavant

L'atelier d'artiste, celui dont il est ici question, en tant que logement à la fois professionnel et social, correspond à un besoin issu de la transformation du statut de l'artiste durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Si l'artiste des siècles antérieurs œuvrait et demeurait le plus souvent dans un atelier-salon, un lieu de sociabilité, de rencontres et de débats où il recevait nombre visiteurs, amateurs, autres artistes, par exemple, cet atelier relevait le plus souvent du secteur immobilier privé, l'artiste en étant assez fréquemment propriétaire. Lorsque le statut de l'artiste se mit à évoluer, avec l'abandon progressif des longs apprentissages auprès des maîtres et dans les écoles des Beaux-Arts, avec également la possibilité de faire carrière en dehors des grands salons artistiques officiels, le nombre de ceux-ci se mit à croître considérablement, en même temps que leur paupérisation. Sans doute que ces nouveaux artistes, souvent bien peu fortunés, rencontraient de grandes difficultés à écouler leurs œuvres dans les galeries d'art, comme dans le contexte des commandes officielles, celles-ci allant inéluctablement vers les artistes institutionnellement reconnus, les titulaires du prestigieux Prix de Rome par exemple. A la fin du dix-neuvième siècle, l'art des avant-gardes cesse peu à peu d'être défini par l'Académie des Beaux-Arts car il se positionne radicalement contre les règles de celles-ci. La reproduction «fidèle» du visible n'est plus un objectif en soi, et au début du vingtième siècle, les abstractions vont instaurer un nouveau concept d'art détaché de toute fonction représentative. Cette rupture avec la tradition qui se situe plus ou moins à partir de l'émergence de l'Impressionnisme va perdurer jusqu'à nos jours sous la forme d'une défiance sociale tenace, due pour partie à la non-reconnaissance institutionnelle, donc à un manque de repères confortables pour évaluer ce qui est beau et bien. Les soutiens à l'art non officiel, celui des avant-gardes de l'époque en question sont le fait de groupes restreints et militants, amateurs, dont quelques marchands et cénacles en petit nombre. La première Ecole de Paris, celle qui tourne autour de la Première Guerre mondiale de 1914-1918, témoigne d'un afflux important d'artistes étrangers, réfugiés politiques notamment. Lorsqu'ils ne sont riches que de leur foi en l'art, ceux-ci vont vivre dans des conditions souvent misérables, contribuant à créer l'image de l'artiste génial, famélique, vivant dans une chambre de bonne, sans chauffage. Van Gogh, peintre illuminé, génial et maudit en est le prototype, parmi d'autres tels Van Dongen, Soutine, Modigliani, Chagall… en ne citant que ceux qui, finalement, ont acquis une grande notoriété.

Paris, au début du vingtième siècle, est une ville qui conjugue, hormis un ensemble de magnifiques hôtels particuliers, un habitat bourgeois haussmannien, Art Nouveau et Art Déco, et un habitat souvent insalubre, celui des gens modestes et des pauvres, celui qui sera détruit après la Seconde Guerre

mondiale. En ce qui concerne les artistes, cette situation immobilière va perdurer puisqu'il faudra attendre l'arrivée d'André Malraux, sous la présidence du Général de Gaulle, au Ministère de la Culture (de 1959 à 1969) nouvellement créé, pour que soient vraiment prises en considération les conditions de travail de ceux vivant dans Paris, alors capitale mondiale de l'art. Jusqu'aux années soixante, de nombreux artistes vivront ainsi dans des conditions lamentables, comme vit aussi une partie de la population: absence de toilettes, sinon dans la cour, absence de chauffage central comme de salles d'eau, d'isolation thermique, d'isolation phonique: on pense à Zola! Pour la plupart, les ateliers sont des locaux artisanaux ou des écuries, lorsque ce ne sont pas tout simplement des appartements, loués pour quelques sous - que n'ont pas toujours les artistes - ou des baraques en planches. Néanmoins, tous les artistes ne vivaient pas dans ces conditions exécrables, dès lors qu'ils étaient plus ou moins fortunés, dès lors qu'ils vendaient leurs œuvres - comme Picasso - ils pouvaient acheter ou louer ces superbes ateliers et appartements répartis dans Paris, notamment dans le quartier Montparnasse. Au début du vingtième siècle, le parc d'ateliers privés était réparti dans de nombreux quartiers de Paris et aujourd'hui encore, on peut voir ces ateliers au cœur de beaux immeubles, ou bien des immeubles entiers d'ateliers, comme rue Campagne Première, près de Montparnasse. Ces ateliers sont, pour la plupart, devenus de somptueux appartements bourgeois, leurs loyers ou leur acquisition étant devenus inaccessibles à la majorité des artistes. La situation du parc d'ateliers en ce début vingtième siècle laisse d'autre part apparaître un certain nombre de cités d'artistes, comme ceux particulièrement célèbres, Le Bateau Lavoir et la Ruche, celle-ci comportant une soixantaine d'ateliers.

> L'atelier d'artiste, celui dont il est ici question, en tant que logement à la fois professionnel et social, correspond à un besoin issu de la transformation du statut de l'artiste durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Le squat comme solution alternative et acceptée

Durant la seconde moitié du vingtième siècle, malgré le développement d'une offre considérable d'ateliers dans le parc du logement social locatif, l'attente auprès des bailleurs restera fort longue et une solution alternative va surgir, les squats,



▲ *Atelier de Delacroix à Paris, depuis transformé en musée*



▲ *Un atelier d'artiste dans le Bateau-Lavoir, dans les années 1950*

qui vont «inventer» et réquisitionner des espaces de travail. Pour beaucoup de ces squats, une fois gérés par une association Loi de 1901, la négociation avec la Ville de Paris a permis de les pérenniser et même de les subventionner; ainsi en est-il des Frigos, anciens entrepôts frigorifiques du quartier Austerlitz, ou du 59 Rivoli, avec une trentaine d'ateliers en plein centre de Paris, du Shakirail où différentes formes d'art trouvent à se loger, et du Marchal qui pratique les ateliers partagés entre plusieurs artistes.

> Au début du vingtième siècle, le parc d'ateliers privés était réparti dans de nombreux quartiers de Paris et aujourd'hui encore, on peut voir ces ateliers au cœur de beaux immeubles, ou bien des immeubles entiers d'ateliers, comme rue Campagne Première, près de Montparnasse.

Cette procédure de transformation des squats en ateliers subventionnés témoigne du besoin important en ateliers auquel les institutions et bailleurs ne peuvent faire face en termes de constructions neuves. Cette solution du squat est sans nul doute intéressante en termes de visibilité et en termes de lieux de travail pour les artistes puisqu'ils s'installent dans les locaux désaffectés et obtiennent relativement aisément l'aval des pouvoirs publics; il est néanmoins courant que des squats donnent lieu à expulsion.

Un atelier pour quelles pratiques artistiques?

Les ateliers des artistes plasticiens de la Ville de Paris et des organismes chargés de leur gestion ont été initialement conçus comme étant destinés à loger des peintres, des sculpteurs et des dessinateurs; cette courte liste dit dans quel état d'esprit ces ateliers ont été pensés, dans les années soixante, par les architectes, c'est-à-dire, globalement, sur le modèle de l'atelier de la Renaissance italienne: orientation au nord, verrières, hauteur de plafond. On peut donc considérer qu'ils ne coïncident que très partiellement avec l'évolution des pratiques artistiques depuis ces mêmes années soixante. Le principe le plus souvent adopté dans leur construction est celui d'une insertion dans l'immeuble à bâtir, en occupant deux niveaux afin d'assurer une hauteur de plafond, la partie appartement étant conforme aux normes de l'ensemble immobilier en matière d'appartements. Généralement, la taille des ateliers ne permet guère une pratique des grands formats, que ce soit en peinture ou en sculpture. Ce à quoi il faut ajouter l'absence récurrente d'espaces de stockages pourtant indispensables à tout artiste dont les œuvres ne sont pas

acquises avant d'être réalisées! Peu d'ateliers logements dépassent 120 m2 au total, et beaucoup sont réellement très petits. La transformation des pratiques artistiques, avec l'apparition de nouvelles formes d'art comme les installations, les performances, le multimédia, la vidéo, l'art socialement engagé, l'art à l'ordinateur, les formes d'art éphémère, crée des situations de décalage, sinon d'incompatibilité des locaux avec ces pratiques. Dans certains cas les artistes s'adaptent, dans d'autres cas les ateliers peuvent évoluer vers une utilisation détournée comme devenant uniquement des espaces de vie. L'un des problèmes du parc d'ateliers d'artistes est justement celui de leur détournement au fil des années: artiste parti vivre et travailler ailleurs, laissant ses ayant droits occuper les lieux, artiste plus vraiment artiste (un certain nombre d'artistes s'épuisent en tant que tels), artiste décédé et atelier occupé par sa famille, problèmes d'immobilisation injustifiée qui contribuent à la difficulté d'accès pour ceux qui espèrent, attendent, légitimement un atelier. On peut s'étonner que le relogement en appartement des occupants non artistes ne soit pas systématiquement mis en œuvre par les bailleurs sociaux.

Atelier de travail, seulement ou atelier logement?

L'une des questions longuement et toujours débattue, tant par le ministère de la Culture que par les bailleurs sociaux, est celle de la meilleure solution en matière d'atelier d'artiste: atelier-logement ou atelier seulement de travail? Les deux cas coexistent avec les ateliers du parc social parisien avec, pour chacun, des avantages et des inconvénients; l'atelier de travail, une surface brute ouverte à une diversité de pratiques comme l'assemblage, la construction d'objets, la sculpture, l'installation, est souvent détourné de sa fonction initiale pour se transformer en logement.

> La transformation des pratiques artistiques, avec l'apparition de nouvelles formes d'art comme les installations, les performances, le multimédia, la vidéo, l'art socialement engagé, l'art à l'ordinateur, les formes d'art éphémère, crée des situations de décalage, sinon d'incompatibilité des locaux avec ces pratiques.

L'atelier-appartement, souvent situé en haut des immeubles, pose le problème de l'accès pour les pièces de tailles importantes, toiles de grands formats par exemple, et la cohabitation de la vie quotidienne avec les pratiques artistiques



▲ *Atelier de Georges Braque à Paris*


▲ *Atelier de Mondrian à Paris*

salissantes ou même polluantes n'est pas toujours aisée.

Accès difficile, solutions alternatives

On peut considérer que l'atelier du parc immobilier social est ou devrait être en priorité une aide au démarrage d'une carrière artistique, davantage qu'un point d'ancrage définitif. Mais quelles que soient les intentions louables des gouvernements, des ministères de la Culture et des bailleurs sociaux, celles-ci se sont heurtées à la flambée des prix du marché immobilier. Autant beaucoup d'artistes, jusqu'aux années 70/80, ont pu acquérir des locaux semi-industriels ou artisanaux pour les aménager en ateliers, selon leurs besoins et pratiques, soit dans Paris, soit dans les banlieues proches, car les prix étaient raisonnables, autant désormais l'acquisition d'une surface où aménager un atelier est devenue une utopie. La rareté des ateliers locatifs du parc social est réelle, avec une attente de plusieurs années après le dépôt de la demande, certains rapports officiels disent même que l'attente moyenne serait de 34 ans! Ce n'est évidemment pas le cas car existent un certain nombre de


▲ *Atelier de peintre, Ikiou Park*

52

priorités, en même temps que beaucoup d'artistes sont conduits à trouver une solution en dehors de l'offre des bailleurs sociaux. Toujours est-il qu'il y aurait une liste d'attente de quelque 500 demandes à la Ville de Paris et de quelque 600 à la DRAC (Direction Régionale des Affaires culturelles), les deux principaux organismes chargés d'attribuer les ateliers. Coût de l'immobilier à l'achat ou en location, difficulté d'accès à un atelier du parc social ont ainsi conduit inéluctablement une partie des artistes à s'orienter vers d'autres solutions, à l'instar de leurs prédécesseurs nord-américains et plus précisément new-yorkais, avec le cas de SoHo, à la fin des années soixante, où les surfaces locatives des anciennes fabriques de ce quartier de Manhattan ont été prises en charge par la ville pour permettre aux artistes de les utiliser comme ateliers de travail, -exclusivement de travail. A Paris, mais également en province, le cas de figure bien connu depuis les années 80, et le plus médiatique, est donc de squats d'artistes occupant des friches industrielles ou des bâtiments désaffectés, puis créant une association et forts de celle-ci, négociant avec la Mairie de Paris un bail et obtenant les mises aux normes sanitaires et de sécurité. Certains artistes se sont d'autre part groupés en associations ou en Sociétés Civiles Immobilières (une forme juridique de copropriété) pour acquérir ou louer de vastes espaces vacants. Un certain nombre d'associations titulaires de baux locatifs ou logées par la ville de Paris, permettent également aux artistes d'accéder à des ateliers généralement collectifs. Il est indéniable que les associations ont permis des solutions pour l'accès à un atelier à ceux qui n'avaient guère d'espoir d'accéder au parc social, faute de remplir les conditions imposées, ou faute de moyens d'acquisitions d'espaces artisanaux ou dans des friches industrielles.

L'atelier d'artiste dans le parc de l'habitat social

Le logement social n'est pas une préoccupation nouvelle des pouvoirs politiques, il remonte et apparait dès le dix-huitième siècle avec les premières cités ouvrières destinées à donner un logement décent aux ouvriers et à leurs familles, ces derniers étroitement liés (pieds et poings liés) à un patronat dont le paternalisme va se développer fortement au dix-neuvième siècle. Au vingtième siècle, différents organismes vont œuvrer à bâtir et gérer un parc immobilier social en constante expansion, compte tenu de l'accroissement de la population urbaine.

A Paris, mais également en province, le cas de figure bien connu depuis les années 80, et le plus médiatique, est donc de squats d'artistes occupant des friches industrielles ou des bâtiments désaffectés, puis créant une association et forts de celle-ci, négociant avec la Mairie de Paris un bail et obtenant les mises aux normes sanitaires et de sécurité.

Un certain nombre d'ateliers ont été construits durant l'entre deux guerres mondiales, en même temps que les immeubles sociaux et au cœur de ceux-ci, par exemple dans les immeubles de style Art Déco simplifié, qui se situent le long des boulevards des maréchaux. Ces ateliers-logements sont en fait petits et par exemple à un appartement de deux pièces, avec cuisine et salle de bains, s'ajoute un atelier qui le plus souvent peine à atteindre 25 m2. Ces ateliers



▲ *Ateliers de sculpteurs*

locatifs faisaient partie des politiques d'amélioration du logement en Ile de France.

La politique incluant des ateliers dans la construction de l'habitat social s'est peu à peu développée, à partir de la création du premier Ministère de la Culture, avec André Malraux en tant que premier titulaire de ce portefeuille, ce ministère opérant en tant que partenaire de la ville de Paris et de ses organistes tels l'Office HLM (Habitat à Loyer Modéré). Aujourd'hui il semblerait que, globalement, le parc des ateliers d'artistes soit de l'ordre de plus de mille cinq cents. Cependant, durant la dernière décennie 2000, la construction d'ateliers a quasiment cessé, alors que les demandes n'ont cessé de croitre, du fait de la crise du logement et des choix politiques! Et même si les loyers pratiqués pour ces ateliers ont singulièrement augmenté, ces appartements-ateliers restent à des prix locatifs très en dessous de ceux qui se pratiquent dans le secteur immobilier privé, Paris étant désormais l'une des villes très chères dans le monde. Au-delà de la démolition progressive du parc immobilier vétuste et insalubre, puis d'une reconstruction de qualité très inégale, exécrable, dans les années soixante et très correcte après les années soixante-dix, les organismes constructeurs de logements sociaux ont diversifié leurs pratiques: après la politique de la démolition/reconstruction, est venue celle de la réhabilitation et transformation d'immeubles anciens entiers, immeubles quelquefois de fort belle allure. Aujourd'hui le parc des ateliers est assez hétérogène et comporte tant des ateliers insérés dans l'immeuble, que des ateliers en tant que construction de plain-pied donnant sur un jardinet privatif, ou des ateliers réhabilités dans des friches industrielles.

L'accès aux ateliers

L'accès à un atelier locatif en longue durée, avec un bail indéfiniment reconductible, suppose que l'artiste prouve son activité par, à la fois, les documents qui en attestent, catalogues d'expositions, dossier artistique, recommandations d'experts, un «bon» CV, et par une adhésion obligatoire à la Maison des Artistes, organisme lié à la Sécurité Sociale et aux Caisses de Retraite. Cette adhésion implique un minimum de bénéfices artistiques déclarés aux impôts, ce qui exclut, à priori, les artistes les plus pauvres et souvent les plus jeunes. Les commissions d'attribution des ateliers, outre une véritable vérification des activités artistiques, appliquent à la fois les règles d'accès au parc immobilier locatif social, c'est-à-dire un minimum de revenus, pour une question de solvabilité et un maximum de revenus, au-delà desquels l'accès à ce parc immobilier ne se fait plus. Les loyers sont les mêmes que ceux des logements sociaux, calculés sur la

54

surface habitable, les artistes pouvant prétendre, comme les autres citoyens, à des subventions et aides au logement, selon le montant de leurs revenus et leur situation familiale. Les prix de l'immobilier parisien contribuent à une immobilité tenace des artistes locataires, qui, pour un même loyer n'auraient accès, dans le parc locatif privé, qu'à des surfaces extrêmement petites, ou devraient «s'exiler» loin de Paris, donc loin du monde de l'art et de son marché. Beaucoup de grandes villes, comme par exemple, Séoul ou New York, connaissent une situation où la plupart des artistes ont des ateliers très éloignés des centres artistiques importants. La majorité des capitales mondiales ignorent cette pratique de la construction et l'attribution d'ateliers locatifs.

Si l'accès aux ateliers d'artistes est très difficile et long, les quelque 1500 ateliers situés dans Paris, tous organismes bailleurs confondus, témoignent d'une remarquable exception avec un rôle pérenne des institutions dans un réel soutien à l'art vivant, permettant ainsi de fixer une colonie d'artistes de toutes nationalités. Ici, il fut question principalement d'ateliers en occupation longue, inclus dans le parc social, alors qu'il existe, à Paris, comme ailleurs en banlieue ou en province, beaucoup de solutions de résidences artistiques temporaires, dont par exemple à la Cité des Arts, qui permet chaque année à un certain nombre d'artistes étrangers d'accéder pour quelques mois, ou davantage, à un atelier et à un logement. Et puis les ateliers d'artistes, ceux des friches industrielles, anciens squats ou en accès à la propriété, les résidences d'artistes, sont là, et en nombre, et ne cessent de croitre dans les banlieues parisiennes, dans les villes de province et dans les écoles et centres d'art. Chaque commune gère un peu différemment son parc social, donc d'ateliers, et dans un certain nombre de cas, les attentes sont beaucoup moins longues qu'à Paris. ■





▲ *Les Frigos, anciens entrepôts frigorifiques du quartier Auzterlitz investi par les artistes*

La Terre En Marche
Quand le Voyage est un engagement
Interview avec Sabina et Jérôme Bergami

Babak Ershadi

La Route de la Soie, croyez-moi, n'est pas morte. Elle continue à vivre sous diverses formes et pour certaines personnes que nous pouvons peut-être qualifier d'«aventuriers» et qui, souvent, ne sont plus, comme les commerçants d'autrefois, à la recherche d'un profit ou d'un bénéfice mesurable en gain financier.

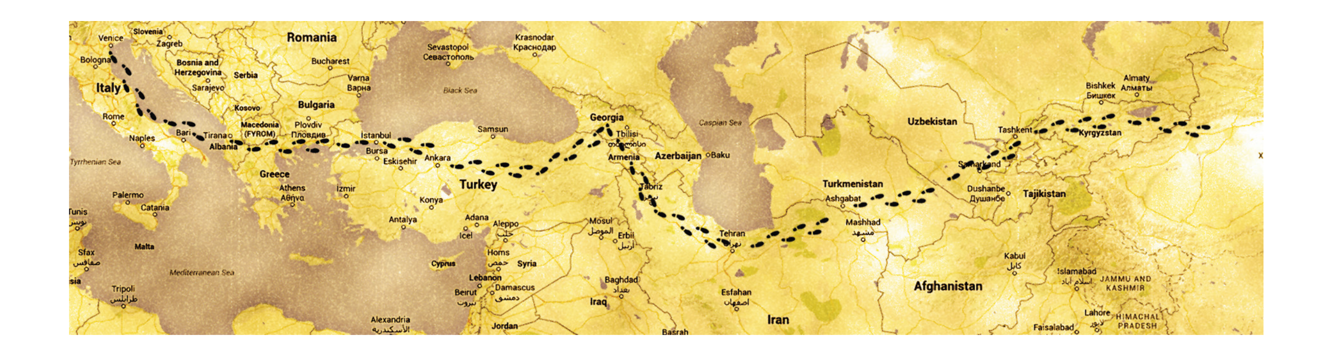
La dernière fois que j'avais rencontré ces aventuriers de la Route de la Soie, c'était avant les Jeux olympiques d'été de 2008 à Pékin, quand j'ai connu un jeune couple français à Rasht, capitale de notre province du Guilân dans le nord de l'Iran. Ils avaient commencé leur voyage «à vélo» depuis la France, puis sur la trace de la Route de la Soie, pour arriver à Pékin à temps, c'est-à-dire avant les Jeux olympiques. Parcourir des milliers de kilomètres à vélo, c'est un projet d'athlète, mais ils étaient aussi porteurs d'un message noble pour les gens qu'ils rencontraient sur leur long chemin, un message d'amitié et de compréhension mutuelle parmi les habitants de notre planète.

La deuxième fois que j'ai rencontré ces aventuriers de la Route de la Soie, c'était le 30 septembre 2015 à la rédaction de *La Revue de Téhéran*, dans le nord de la capitale iranienne.

Jérôme et Sabina Bergami représentent l'association «La Terre En Marche», domiciliée à Quimper en Bretagne (France), d'après leur carte de visite. Jérôme, 40 ans, est d'origine bretonne. Formation: lettres modernes, aventurier. Sabina est origine roumaine. Formation: traduction trilingue, aventurière. J'aimerais insister ici sur les origines et les repères géographiques, car Jérôme m'a dit que le voyage lui a appris que finalement, les hommes sont partout très attachés à leurs racines…

Une dizaine de jours plutôt, Jérôme m'avait téléphoné de Tchâlous pour que nous puissions organiser notre rencontre à Téhéran pour une «interview». Tchâlous-Téhéran, je connais bien la route… enfin, je crois… et je l'ai souvent faite en quelques heures de voiture. Mais pour Jérôme et Sabina, c'était une route d'une semaine! Ah, oui… j'ai oublié de préciser: ils voyagent «à pied», et ils étaient déjà en route depuis quinze mois pour venir de Venise à Téhéran… Même le vélo est un luxe qu'ils refusent car, comme Sabina m'a dit, «la marche» est le rythme naturel de l'homme. Nos deux aventuriers ont commencé leur voyage à Venise en embarquant pour traverser la mer Adriatique. Avant notre rencontre à Téhéran, ils ont commencé leur «marche» dans la ville portuaire de Durrës pour traverser l'Albanie, la Grèce, la Turquie, la Géorgie, l'Arménie et les provinces iraniennes de l'Azerbaïdjan de l'Est, Ardabil, Guilân, Mâzandarân, Alborz et Téhéran. Ils vont continuer leur marche vers le Khorâssân dans le nord-est iranien, puis dans les pays de l'Asie centrale pour arriver à Kachgar, dans la Région autonome ouïgoure du Xinjiang (Turkestan chinois).

En guise d'introduction et pour présenter le projet de «La Terre En Marche », j'ai hésité quelques minutes à choisir entre un texte de Jérôme et un texte de Sabina. Etant donné que celui de Jérôme serait accessible à nos lecteurs sur le site de leur association, j'ai choisi le texte de Sabina qu'elle m'a offert sous forme d'un fichier mp4. (C'est elle qui souligne les mots.)



La Terre En Marche

Deux voyageurs qui ont uni leur destin, il y a deux ans. Deux êtres portés par le même appel vers le monde.

Nous vivons dans un monde où le matérialisme et la soif de domination sont au pouvoir, où règnent l'apparence et l'avoir, l'individualisme, et le consumérisme. Nous vivons dans un monde où les guerres, les catastrophes naturelles et la destruction des ressources s'entremêlent en un tourbillon délirant. Confrontés à ce monde, nous avons ressenti le besoin de partir partager la Terre, trésor commun à l'humanité, en signe de respect entre les cultures et de paix entre les hommes. La rapidité remplace l'approche véritable entre les hommes et la tendance est de nous laisser prendre dans le tourbillon de la communication stérile permanente. Nous avons besoin de lenteur, nous avons besoin de nous accorder le temps d'être, de retrouver notre humanité en relation avec les autres.

2 ans, 8 000 km - pas à pas, exclusivement à pied - sur la Route de la Soie.

Venise, Italie-Désert du Takla-Makan, Chine. Notre action démarre à Venise, la ville de Marco Polo, important point de départ des échanges commerciaux antiques. Le choix de cet itinéraire est un symbole fort! Nous souhaitons transformer aujourd'hui la Route de la Soie en Route d'échanges et de partage.

Nous sommes partis «armés» de deux bourses en cuir. Nous y avons réuni de la terre des cinq continents: Amérique, Afrique, Europe, Asie et Australie. D'un pays à l'autre, pas à pas, nous nous adressons aux gens et aux enfants dans les écoles, et nous échangeons la terre du Monde avec la terre de leur pays. La terre a pris la route avec le message: «N'oubliez pas! Je suis celle qui vous nourrit, celle qui vous porte, celle à laquelle vous retournerez tous un jour. Je suis Mère Elémentaire Nourricière. Je suis votre trésor commun, matière et spiritualité à la fois.» Dans chaque pays, nous organisons des échanges de terre symboliques avec des enfants dans les écoles.

C'est une occasion intéressante de leur rappeler: le respect et la solidarité entre cultures, l'humanité, la protection de la planète Terre, le voyage comme moyen de connaissance et de découverte du monde. Nous créons ainsi un réseau d'écoles qui pourront initier par la suite des échanges interculturels.

Notre entretien au bureau de *La Revue de Téhéran* a duré deux heures et demie. C'est à Jérôme et Sabina de nous dire combien de kilomètres on peut parcourir à pied pendant deux heures et demie, mais pour nous, c'était le temps de parler de tout et de rien, entre autres, du mystique iranien Abou Saïd Abul-Khaïr, du philosophe roumain Emile Cioran ou du pionnier français Pierre Rahbi. Ici, nous reproduisons pour

nos lecteurs quelques extraits de l'essentiel: le voyage.

***

Sabina et Jérôme: …Dans chaque pays, nous essayons de contacter effectivement presse et télévision, quand nous en avons la possibilité. Cela se passe parfois au bord de la route avec les journalistes qui s'arrêtent et nous demandent un reportage ou une interview. C'était comme cela en Turquie et en Arménie. Et parfois, nous allons directement contacter la presse… A Téhéran, nous sommes contents, car nous avons rencontré des gens qui sont adorables, qui nous reçoivent chez eux d'une manière très chaleureuse, et cela nous a laissé un peu de temps pour établir des contacts qui sont indispensables pour notre association. Nous voulions aussi venir présenter aux lecteurs de *La Revue de Téhéran* notre action…

Il y a de la terre d'Amérique, d'Afrique, d'Europe, d'Asie, et d'Australie... Tout est mélangé. Pour portons en nous, en symbole, de la terre du monde entier que nous échangeons avec les gens le long de la route, en signe de paix entre les hommes et de respect entre les cultures. Et le choix de notre itinéraire n'est pas innocent. Nous avons décidé de suivre deux des plus anciennes routes commerciales: de Durrës en Albanie à Istanbul en Turquie, ensuite d'Istanbul à Kachgar en Chine...

Le quotidien:

…Il est difficile car nous marchons de 20 à 30 kilomètres par jour. Quand nous nous arrêtons, nous essayons de prendre le temps de nous reposer, de travailler sur notre site internet, d'y mettre des photos, des vidéos des écoles partenaires… et nous essayons d'écrire. Nous avons des carnets tous les deux, et nous rédigeons des textes. Mais la marche prend beaucoup de temps. Pendant une journée, c'est six ou sept heures de marche. Il faut ensuite trouver le lieu où nous allons dormir, parler avec les gens pour savoir si nous pouvons nous installer, demander l'hospitalité quand nous traversons les villages, dormir avec les familles, etc. Ce sont donc des journées très complètes. Nous pouvons nous lever à 05h00 ou à 06h00, partir à 07h00 et la journée va se finir à 19h00 ou à 20h00.

Deux bourses en cuir qui contiennent de la terre des cinq continents:

Jérôme et Sabina: Nous avons amené ici le symbole de la marche, parce que c'est un voyage symbolique… *(Sabina sort de son sac à dos, deux bourses de cuir qu'elle met sur la table. Je sais ce qu'elles contiennent, mais je ne demande pas à les ouvrir...)* Nous avons deux petites poches en cuir que nous accrochons à notre sac à dos, une pour moi, une pour Sabina. Ces deux sacs contiennent de la terre du monde entier, de la terre des cinq continents, il y a de la terre d'Amérique, d'Afrique, d'Europe, d'Asie, et d'Australie… Tout est mélangé. Pour portons en nous, en symbole, de la terre du monde entier que nous échangeons avec les gens le long de la route, en signe de paix entre les hommes et de respect entre les cultures. Et le choix de notre itinéraire n'est pas innocent. Nous avons décidé de suivre deux des plus anciennes routes commerciales: de Durrës en Albanie à Istanbul en Turquie, ensuite d'Istanbul à Kachgar en Chine…

mais la route continue jusqu'à Xi'an, c'est la Route de la Soie. Nous devons nous adapter à la situation politique et au temps des visas que nous avons pour chaque pays. Donc, parfois nous quittons la Route de la Soie, et parfois nous la retrouvons.

Dans chaque pays, nous nous arrêtons dans les écoles, les établissements scolaires ou universitaires et les lieux culturels, et nous organisons des cérémonies d'échange de la terre avec les enfants, les étudiants, les villageois ou les gens qui viennent spontanément vers nous…

Nous offrons de la terre du monde entier, les gens nous offrent de la terre de leur pays que nous mettons dans ces bourses. Et nous porterons la terre du pays jusqu'en Chine. Mais ces cérémonies d'échange en signe de respect entre les cultures et de paix entre les hommes, sont aussi l'occasion de mettre en avant les valeurs qui nous sont chères.

Notre dernière cérémonie d'échange a eu lieu à Ebrâhimsarâ, un village près de Rasht (nord de l'Iran). Nous avons été accueillis par un monsieur qui était guide touristique et qui a fait venir beaucoup d'enfants pour notre cérémonie d'échange.

> Ils voyagent «à pied», et ils étaient déjà en route depuis quinze mois pour venir de Venise à Téhéran… Même le vélo est un luxe qu'ils refusent car, comme Sabina m'a dit, «la marche» est le rythme naturel de l'homme.

Mettre les points sur les i:

Jérôme et Sabina: Il y a six points importants à récapituler:

1) Retrouver le lien spirituel entre les hommes qu'est la Terre qui est considérée comme Terre Mère, celle qui donne la vie, celle à laquelle nous retournerons tous.

2) Si nous retrouvons ce lien essentiel qui nous unit à notre terre, nous pourrons mieux comprendre pourquoi il est vital de protéger cette planète et d'arrêter le





▲ *Sabina Bergami*

J'ai compris petit à petit que ce qui est riche dans l'enseignement sur la route, ce sont les rencontres. Ce sont les contacts que nous avons avec les autres. Et comme les autres peuvent nous apprendre beaucoup de choses sur soi! Cet échange avec tous les gens que nous rencontrons, que ça soit dix minutes, deux jours, ou juste un repas, cela permet à chacun d'apporter quelque chose à l'autre...

massacre. Nous ne sommes pas des militants écologiques, mais il y a un message indispensable, celui de nos racines. Si nous détruisons nos racines, nous détruisons effectivement notre humanité.

3) Valoriser la rencontre entre les hommes, détachée de toutes idées de profits ou de rentabilité. Simplement, la rencontre pour le plaisir de la rencontre et la continuation du dialogue interculturel.

4) Découvrir et défendre la marche comme un moyen de communication naturelle entre les hommes, et de mouvement de rencontres pacifiques. Il s'agit de pouvoir retrouver ce rythme qui est naturel à l'homme et ce lien qui crée naturellement. Aujourd'hui, il y a tellement de rapidité que les gens communiquent trop vite, et nous ne nous retrouvons plus en tête à tête. Et quand nous sommes ensemble, nous nous occupons de nos téléphones, des recherches sur Internet… Il y a donc ces liens humains qui se perdent. Nous avons, en partie, décidé de prendre la route pour prendre le temps et de retrouver ce lien entre les hommes, qui existe encore mais qui se perd. Pour dire aux gens: posez-vous un peu pour vous retrouver. On a déjà écrit l'éloge de la paresse ou l'éloge de la folie, nous écrirons peut-être l'éloge de la lenteur. Mais c'est paradoxal, parce que, nous qui marchons toujours, nous n'avons pas le temps! Les gens nous disent toujours: Venez, venez visiter ça. Nous leur répondons que nous n'avons pas le temps.

5) Parmi ces valeurs que nous voulons mettre en lumière à travers la marche, il y a le courage et le dépassement de soi. Ce sont des valeurs liées au challenge et au défi sportif: 8 000 kilomètres. On se rend compte qu'avec un entraînement physique tel que celui-ci tous les jours, on rentre dans une dynamique athlétique. Il y a beaucoup de peur qu'on a peut-être avant de partir, d'où les limites qu'on se fixe, mais que finalement on dépasse au fur et à mesure. En fait, c'est une découverte de soi-même, comme l'est le sport en général.

6) Donner aux jeunes le goût du voyage et leur donner l'envie de découvrir leur planète, définir le voyage avec un V majuscule comme une école d'apprentissage et de vie. Nous sommes en train de réfléchir même à inventer un nouveau poste à l'Education nationale: professeur de voyage pour enseigner le voyage à l'école, pour donner aux enfants

le goût de ne pas avoir peur et de partir pour aller voir les autres. Il y a beaucoup d'idées qui naissent en route au fur et à mesure. Nous avons déjà huit écoles partenaires: une école primaire en France, une en Albanie, une en Grèce, un lycée en Turquie, un collège et une école primaire en Géorgie, une en Arménie, une école primaire en Roumanie, mais pas encore en Iran.

(A la fin de notre rencontre, j'ai donné à Sabina et Jérôme les coordonnées d'une école primaire à Téhéran où les enfants apprennent le français, l'occasion peut-être pour que nos aventuriers développent le réseau de «La Terre En Marche».)

Stratégie et méthodes:

Jérôme et Sabina: Dans nos interventions, nous nous défendons de nous impliquer ni directement ni politiquement. Nous défendons nos valeurs en absolu sans faire de politique - ce qui ne signifie pas que nous n'ayons pas nos idées sur ce qui se passe dans le monde - mais en terme de valeurs à défendre, comme la rencontre avec l'autre quel qu'il soit, et le respect entre nos différentes cultures, ce message de paix entre hommes de même nature.

Ensuite les problèmes auxquels les pays sont confrontés par rapport à l'immigration, à l'islam, à d'autres problèmes comme en Syrie ou en Irak… Cela n'entre pas directement dans notre action. Parfois, certaines personnes veulent aborder avec nous ce type de sujets. Dans ce cas, on se rencontre parfois à part pour discuter. Mais dans le cadre de l'association et des cérémonies d'échange, nous n'abordons pas directement ces thèmes. Nous ne sommes pas là pour défendre un parti ou un mouvement…

La marche est une occupation à temps complet:

Dès que nos aventuriers sont entrés, j'ai compris que je n'avais pas affaire à des touristes étrangers qui viennent visiter nos magnifiques sites historiques, nos sublimes monuments architecturaux, etc. D'ailleurs, ils en portent la marque! C'est une race mondiale de voyageurs à laquelle appartenaient aussi les deux frères iraniens Issa et Abdollah Omidvâr, ces deux aventuriers, chercheurs et documentaristes iraniens qui avaient fait un long voyage de 1954 à 1964 au tour du monde. Les frères Omidvâr ont commencé la première étape de leur voyage en 1954 en passant par l'Afghanistan, pour visiter ensuite le Pakistan, l'Inde, le Tibet, l'Asie du sud-est, l'Australie, l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud et l'Europe (7 ans). D'abord avec leurs motos, puis avec leur Citroën que la compagnie française leur avait offerte en échange des recherches et enquêtes que les frères Omidvâr avaient réalisées pour Citroën pendant leur voyage. La deuxième étape de leur voyage a commencé en 1961, quand ils ont quitté l'Iran pour le Koweït, l'Arabie saoudite (pour le pèlerinage à La Mecque) et enfin le continent africain (3 ans).

> Nous avons, en partie, décidé de prendre la route pour prendre le temps et de retrouver ce lien entre les hommes, qui existe encore mais qui se perd. Pour dire aux gens: posez-vous un peu pour vous retrouver. On a déjà écrit l'éloge de la paresse ou l'éloge de la folie, nous écrirons peut-être l'éloge de la lenteur.

Sabina et Jérôme semblent appartenir

à cette même catégorie de voyageurs, et ils en portent la marque: leurs bâtons! Celui de Jérôme était imposant… un bâton plus ou moins «préhistorique» pour ne pas dire «intemporel» qu'un berger turc lui avait offert. Le bâton de Sabina était plus féminin: un bâton rustique, simplement décoré, qu'une villageoise grecque lui avait donné… On dirait… deux pèlerins… J'hésitais à le dire, mais c'est Jérôme qui a lâché le mot!

Jérôme et Sabina: Nous nous considérons plutôt comme deux pèlerins. Dans ce sens les bâtons sont essentiels.

En Iran, c'est la première fois qu'il y a des relations avec cette force de sincérité. Ce sont des vraies relations qui seraient plus que la relation avec un voyageur qui est en transit: des relations d'amitié dont on peut envisager une suite à l'avenir. Et cela ne nous pas arrivé une fois, mais avec beaucoup de personnes sur la route. Donc, l'Iran est une belle découverte pour ce qu'on en connaissait avant: c'est-à-dire peu.

Ce sont deux cadeaux qui ne sont pas arrivés par hasard. Nous ne quittons plus nos bâtons. Parce que le pèlerin marche avec un bâton. Et quand les gens nous voient arriver avec nos bâtons, cela fait souvent son effet. Ils s'arrêtent pour savoir qui sont ces deux personnes. Beaucoup de personnes nous disent d'aller visiter Ispahan, Shirâz, Persépolis, Yazd. Mais ils sont presque indignés quand on leur dit non, parce que ces sites ne sont pas sur notre route. «On n'a pas le temps».

Ces gens-là qui font de si longs voyages à pied, à vélo, en voiture, en train, en bateau, en avion ou à dos de chameau… n'ont-ils pas d'autres choses à faire dans la vie? Quand on connaît l'histoire des frères Omidvâr ou quand on parle avec des voyageurs comme Sabina et Jérôme, c'est l'occasion de réaliser que parmi ces personnes, il y en a qui «partent en route» loin et longtemps, afin d'accomplir une sorte de «mission», laissant derrière eux leur travail, leur maison, leur famille… Ils ne partent pas parce que tout va bien pour eux ou que tout est bien dans le meilleur des mondes possibles. Pour s'en rendre compte, il suffirait de lire la note de Sabina au début de notre texte. J'ai dit «mission», mais on pourrait aussi bien parler d'un «message» que les frères Omidvâr voulaient recevoir, et que nos deux aventuriers veulent apporter. Le petit message du colibri que Sabina m'a raconté avec enthousiasme. Et que je répéterais à la fin de ce texte.

8 000 km, au milieu de nulle part… J'abandonne!

Nos aventuriers ne sont pas des débutants. Avant leur Venise-Kachgar (8 000 km), ils ont déjà voyagé dans beaucoup de pays depuis au moins huit ans. Leur Route de la Soie, ils en ont préparé et pensé l'idée longtemps avant de partir. Jusqu'à Téhéran, ils ont eu d'ailleurs quinze mois pour repenser et approfondir cette idée. Pourtant, à côté de cette route matérielle, étendue dans l'espace physique, il y a aussi une autre route qu'ils parcourent. Une route en parallèle, immatérielle, spirituelle, faite d'idées, d'espoirs et de craintes.

Est-ce qu'à un moment de votre voyage, il vous est arrivé de vous dire: «C'est inutile, je ne trouve pas ce que je cherche, ou pire encore, ce que je cherche n'existe pas,… j'abandonne, je fais demi-

tour?»

(Jusqu'ici, j'ai uni les voix des deux voyageurs. Mais cette fois-ci, je les sépare, en espérant que nos lecteurs pourront deviner à quel point Jérôme et Sabina se passionnent pour affirmer qu'ils n'abandonneront pas!)

Jérôme: J'ai écrit un billet là-dessus. "A quoi ça sert?" Et au bout d'un moment, on se demandait pourquoi? Parfois sur la route, on n'entendait que les drames, les drames, les drames… la guerre partout, en Syrie, en Irak, la catastrophe… et nous, nous étions, en Grèce, à traverser le pays avec nos bourses de terre pour dire quelque chose aux gens. Et je me demandais, pourquoi faisons-nous ça?

Sabina: Oui. Pourquoi faisons-nous ça? Je me suis souvent posé la question, et je me suis souvent dit: Moi, je rentre! Qu'est-ce que je fais ici? Qu'est-ce que je fais sur la route? Qu'est-ce que je cherche sur la route? Certains matins, je ne voulais même pas me lever, tellement je ne savais pas ce que je faisais!

Jérôme: Pourtant, tous les jours elle marche…

Sabina: Pourtant, j'ai compris petit à petit que ce qui est riche dans l'enseignement sur la route, ce sont les rencontres. Ce sont les contacts que nous avons avec les autres. Et comme les autres peuvent nous apprendre beaucoup de choses sur soi! Cet échange avec tous les gens que nous rencontrons, que ça soit dix minutes, deux jours, ou juste un repas, cela permet à chacun d'apporter quelque chose à l'autre…

Jérôme: Parfois, c'est juste un geste, un salut de la main, une tape sur l'épaule.

Sabina: Oui, c'est ça!

Jérôme: Sur la route, ça fait du bien. On voit la personne qui est contente aussi…

Sabina: Souvent, nous sommes fatigués… comme deux zombis… mais il faut y aller… il faut y aller… j'écoute de la musique… il faut y aller... Et nous rencontrons quelqu'un…

Jérôme: Non, franchement, notre fin de journée…

Sabina: Les gens sont extasiés quand ils entendent ce que nous faisons. Et ils disent: «Ouah!»

Jérôme: Il y a aussi des enfants ou des jeunes qui nous disent: «Vous m'avez donné de l'énergie de partir, de sortir. J'ai envie de faire comme vous après.» Est-ce qu'ils le feront? Je ne sais pas. Cela peut peut-être ouvrir certaines portes dans les têtes. Dans certaines vies, certaines personnes se disent: «Ma vie est une impasse, quelque chose de clos, j'ai voulu mais je ne suis pas bien… Mais du coup, je vois deux personnes qui partent à pied et qui sont comme deux oiseaux libres sur la route. Et puis d'un coup, j'ouvre aussi la porte sur ma vie.» C'est à ce niveau-là que cela se passe. Mais l'envie de rebrousser chemin… personnellement, je l'ai très



▲ *Jérôme Bergami*

peu eue, parce que j'ai décidé vraiment d'aller au bout.

Nous sommes en train de réfléchir même à inventer un nouveau poste à l'Education nationale: professeur de voyage pour enseigner le voyage à l'école, pour donner aux enfants le goût de ne pas avoir peur et de partir pour aller voir les autres. Il y a beaucoup d'idées qui naissent en route au fur et à mesure.

Pour les curieux: le budget?

Allez! Tout le monde aimerait le savoir. Combien coûte ce voyage? (Cette fois-ci, c'est moi qui souligne les mots.)

Jérome et Sabina: Le budget est une question intéressante, et les gens nous posent la question. Nous avons mis douze mille euros de côté pour deux ans. Cela fait six euros par jour par personne. Croyez-moi, ce n'est pas trop. On dit que nous marchons à pied et que nous ne dépensons rien. Mais il faut acheter des vêtements, il faut acheter à manger. De temps en temps, il faut dormir à l'hôtel, alors tout le budget peut y passer en une ou deux nuits. Il faut payer les visas, etc.

Mais la volonté d'être au maximum avec les gens nous pousse à frapper aux portes. Dans les villages - comme en Turquie, par exemple - nous demandions à l'imam ou au maire de nous accueillir une nuit dans une famille, dans une salle réservée aux «misafir» *voyageurs*… En fait, c'est en quelque sorte se mettre dans un état de vulnérabilité, et l'occasion de se confronter au cœur de l'autre. «Je suis vulnérable, j'attends quelque chose, alors aide-moi.» Alors, comment réagit la personne? En général, c'est beau, parce que la personne réagit bien. Et on est surpris.

Accueil et hospitalité:

Jérôme et Sabina m'ont parlé de 1% ou 2% d'inhospitalité dont ils ont eu l'expérience sur la route. Peur des habitants de voir deux étrangers arriver d'un coup dans leur village, etc. Mais il faut positiver! Parlons des 98% ou 99% des cas!

Jérôme et Sabina: Dans 98% des cas, l'accueil est bon *Jérôme*. Je dirais 99% *Sabina*. Il y a eu deux maires qui ont appelé la police pour nous mettre dans le fourgon. Mais la police était gentille parce qu'elle a cherché un village et un maire pour nous accueillir. Parfois, les gens ont peur. Mais c'est rare. Ils craignent de voir deux étrangers arriver comme ça dans le village. Mais c'est très rare. Souvent les gens nous aident. Ils nous invitent chez eux. Et en Iran, je veux dire que c'est le top du top.

Quand on marche, il y a des choses essentielles à gérer: gestion du poids dans le sac et de la fatigue. Il faut aussi avoir du rythme. Il faut s'imposer un rythme. Il faut se coucher à 20h30 ou à 21h00, et se lever à 05h30 ou à 06h00. Mais le problème en Iran est l'hospitalité. C'est-à-dire que l'hospitalité est telle que nous ne pouvons plus avoir de rythme! C'est magnifique, mais il faut absolument qu'on trouve des niches pour se reposer pour être bien avec les gens après.

L'hospitalité en Turquie était superbe. Dans d'autres pays aussi. Mais nous étions voyageurs, nous étions là une nuit, et le lendemain on partait. En Iran, c'est la première fois qu'il y a des relations avec cette force de sincérité. Ce sont des vraies relations qui seraient plus que la relation avec un voyageur qui est en

transit: des relations d'amitié dont on peut envisager une suite à l'avenir. Et cela ne nous est pas arrivé qu'une fois, mais avec beaucoup de personnes sur la route. Donc, l'Iran est une belle découverte pour ce qu'on en connaissait avant: c'est-à-dire peu. Et le peu n'était pas forcément très bon. Mais quand nous sommes arrivés, cela nous a éclairés.

Une fois arrivés à Kachgar, l'aventure s'arrête?

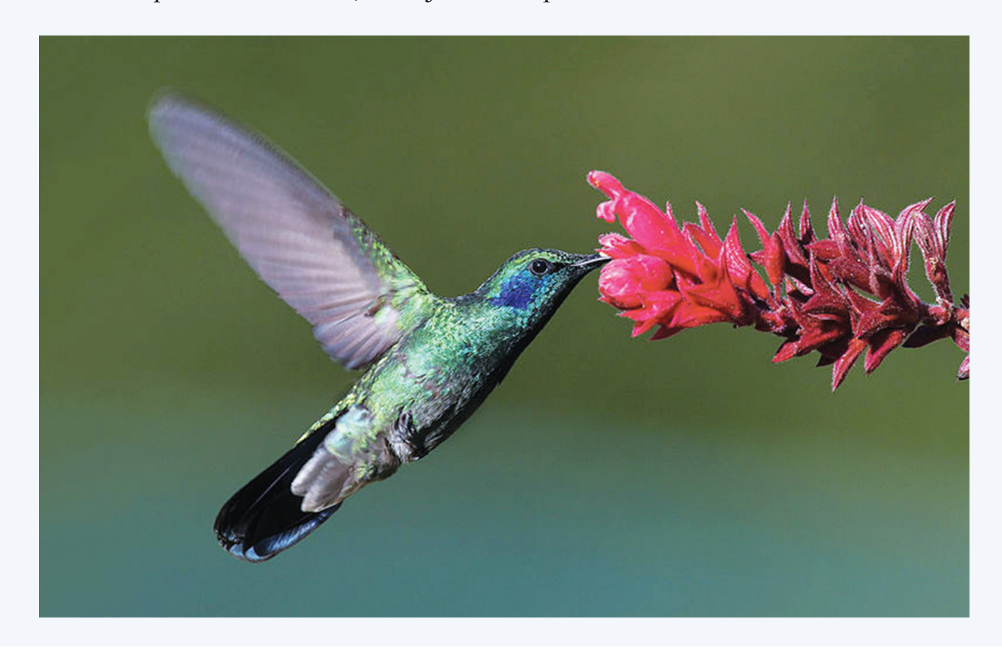
Jérôme et Sabina: Retour en France. Il va falloir que l'on revienne. Il va falloir penser aussi à des choses très concrètes, comme gagner notre vie, parce que nous avons laissé nos métiers. Mais nous allons continuer avec l'association «La Terre En Marche», partager le message et l'expérience que nous avons vécue. Nous organiserons interventions et conférences…

Toutes les chroniques et les notes que nous avons prises sont dans le but de la publication d'un livre sur ce voyage. Mais il prendra peut-être une forme différente de celle d'un récit de voyage classique. Nous avons cette volonté de témoigner d'un état du monde à moment donné, ou d'un état de société que nous observons… On nous dit souvent que le but n'est pas d'arriver. Le vrai but de ce voyage, c'est le chemin. Le voyage, c'est la route de tous les jours. C'est la route intérieure et la route extérieure…

En guise de conclusion, une légende amérindienne que Sabina m'a racontée pour me dire de manière très allégorique que ce «voyage» auquel Sabina et Jérôme appellent tout le monde, n'est pas une «évasion» mais un «engagement», dans un monde où les choses vont mal et que tout le monde à sa part de responsabilité.

Le colibri
(légende amérindienne)

Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Seul, le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : «Colibri! Tu n'es pas fou? Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu!» Et le colibri lui répondit: «Je le sais, mais je fais ma part.» ■



PATRIMOINE ITINERAIRE

La spirale d'Ormouz (10)*

Gilles Lanneau



▲ *Darband, Téhéran*

28. L'avion

Il est minuit. Géhel ne sait pas dormir sur un siège d'avion. Le nez collé à son hublot, il scrute le vide. Le désert peint en noir par l'encre de la nuit. Le noir total.

Une clarté, soudain! Une galaxie perdue, scintillant au cœur du désert. Ispahan s'étale, généreuse, abondante… Un trou noir l'interpelle, au sud de la cité. Un tunnel vertical, menant de la mort à la vie, ou vice-versa, et où le temps n'existe pas. Golestân-e Shohadâ, hors la lumière nocturne, en exception discrète.

… Au seuil de ce tunnel, sur un banc public, Géhel a levé la tête. Il observe le ciel, les étoiles, en recherche d'un signe. Un avion l'interpelle. Il agite une main, lui souhaite bon voyage.

29. Les photos

Ce soir, Emelle et Géhel sont invités dans une famille iranienne. Ils ont rencontré la mère, charmante, dans le vol Paris-Téhéran, il y a presque un mois. Emelle a décidé de s'acheter un sac en cuir, de nouvelles chaussures, pour l'occasion. Une occasion qui la ravit. Géhel la laisse au nord de l'avenue Vali Asr, dans le secteur des belles boutiques. Avec trois mots d'anglais, deux de français, beaucoup de gestes et un grand sourire, il sait qu'elle fera merveille.

Lui cherche un photographe, pour faire développer les pellicules du voyage. Il a déjà tenté l'expérience, à Tabriz, a été satisfait du résultat. A deux jours du départ, il y a urgence… Géhel ne sait pas encore qu'il prend des risques, beaucoup de risques. Comme à Boushehr. Il n'a pas encore regardé l'émission

consacrée à l'Iran, à "Envoyé Spécial", en mars prochain.

…Le grand reporter, une femme, ne peut pas sortir ses films du pays. Elle se déplace incognito, dans un voyage organisé - les individuels sont interdits, paraît-il. Elle doit les faire passer par la Turquie, en contrebande, en évitant tous les dangers.

Géhel a laissé ses bobines dans un grand magasin spécialisé. Il aura les photos dans deux heures, c'est promis! Mardi, dans l'aéroport Mehrabâd, il passera tranquillement la douane, comme d'habitude, avec ses souvenirs de vacances.

… Notre aventurière n'a pas le droit à ces belles vacances! Elle rencontre des barrages sur les routes, toutes les heures, est fouillée, interrogée… Bizarre! Ça ne leur est jamais arrivé une seule fois!… A Ispahan, elle risque sa vie pour rencontrer un opposant, le soir tombé, pendant le couvre-feu… Il ne s'en était pas aperçu du couvre-feu, Géhel, pendant son étrange dialogue sous le pont Si-o-Seh! Plus tard, elle arrivera à joindre un prisonnier politique, dans sa cellule. Elle lui aura fourni un téléphone portable, avec l'aide d'un complice. Entre le téléphone et elle, une grosse ficelle, bien sûr!

Mon pauvre ami Géhel, quand tu verras la suite!… Elle filmera des murs couverts de sang, aussitôt des massacres d'étudiants. Il connaît quelques étudiants, Géhel, à Téhéran, à Ispahan, à Tabriz; ils ne sont pas au courant des faits. Elle montrera un homme, torturé à mort; sa religion était différente… Il a rencontré des chrétiens, des zoroastriens, un sikh, quelques juifs. Ils aimaient leur pays, ils étaient citoyens à part entière. Ils avaient donné leur sang, certes… C'était il y a vingt ans, pour défendre leur liberté contre un tyran armé par l'Occident.

La redresseuse de torts est vêtue en noir, ce qui n'est pas une obligation dans le pays… C'est sûrement la femme de Zorro!

30. Le déclin du jour

La montagne est nue, sans un arbre, sans un buisson. Elle ondule en lourdes croupes, à l'infini. Paysage d'une planète égarée, trop loin de son soleil, ou trop près.



▲ *Pont Si-o-Seh, Ispahan*



▲ *Darband, Téhéran. Photo: Fâtemeh Erfâniân*

Géhel se retourne, soudain, revient sur terre. A ses pieds, mille mètres en contrebas, Téhéran se noie dans des vapeurs d'hydrocarbures. C'est bien la Terre, oui! Il lui préfère la planète inconnue, se retourne à nouveau, continue à grimper… Le ciel le tente, un peu plus haut, en nuées grises frôlant les cimes.

Il n'ira pas au ciel, pas aujourd'hui en tout cas. Il s'arrête sur un contrefort, se cale contre un rocher. Contemple. La montagne nue, la grande métropole. L'aube et le déclin du jour. Un jour, plusieurs millions d'années. Qu'en ont-ils fait, ces sauvages, de leur Terre Promise?… Géhel connaît les maux, l'Animal qui les nourrit. Mais l'Animal est bête, il dévore tout son garde-manger.

Va-t-il le crever, son ballon rebelle, l'Enfant-Poète? Un point noir qui s'effacerait sur la spirale d'Ormouz… Peut-être attend-il tranquillement. Dans quelques secondes, à peine…

Au départ, Bing Bang!... Boum! à l'arrivée. «Circulez, il n'y a rien à voir!»… Voilà pour l'hypothèse pessimiste. L'optimiste? N'en parlons plus, c'est trop tard!… Entre les deux, la Terre balance. La pollution, le réchauffement, la bombe atomique… Quel scénario possible?

…La Bête a tout mangé, puis s'est mangée elle-même. La Terre digère les excréments, laborieusement, siècle après siècle… Quelques taches bleues fleurissent, de-ci de-là, sur la planète meurtrie. Sur la terre de Zorro, seuls les plus durs ont résisté. Les plus purs aussi. Quelques tribus apaches, cheyennes, pieds-noirs… Elles gardent en mémoire l'épopée furieuse; jamais plus elle ne doit resurgir! Sur le rivage des deux océans, elles guettent l'horizon, jour et nuit. Dans leurs carquois, des flèches empoisonnées… Sait-on jamais?

31. Les trois bénédictions

Il dégringole la montagne, en piquant par des raccourcis. Saute dans un taxi. Il doit rejoindre Emelle à l'hôtel vers six heures, prendre une douche, se changer.

Une autre famille les attend dans son appartement confortable. Famille charmante, comme la veille au soir. L'hospitalité iranienne!

Soirée originale, en écoutant de vieux airs d'Aznavour. Un peu nostalgique, à quelques heures de leur vol pour Paris. "Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans…" Puis en route pour Darband, sur les hauteurs de la ville. Le rendez-vous des jeunes, des amoureux, des insomniaques. Le Montmartre de Téhéran, en quelque sorte. Avec théières et pipes à eau, sur des coussins moelleux. Amusant, sans plus. Géhel aurait souhaité une autre fin au voyage.

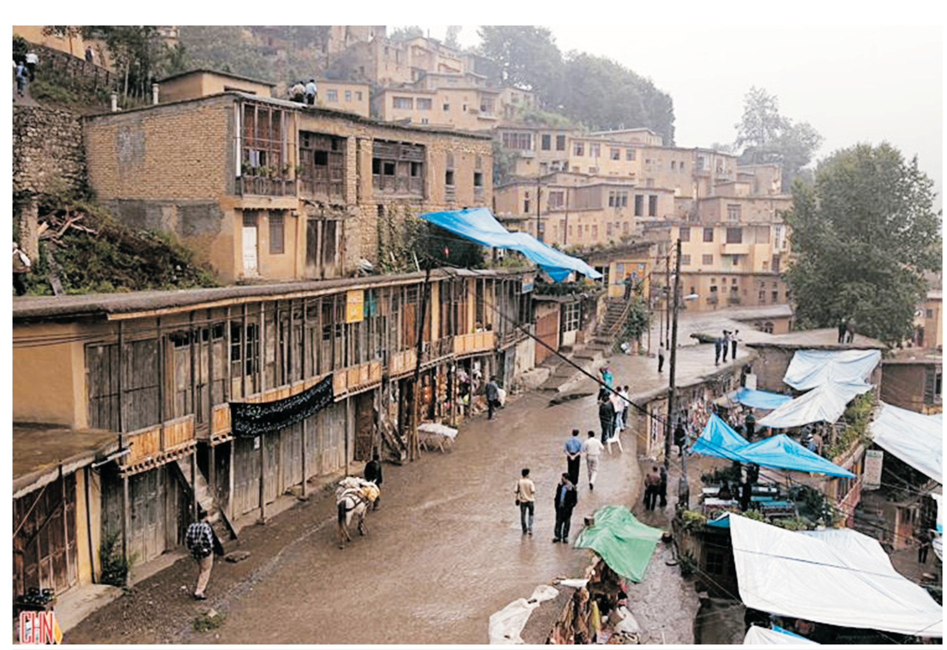
…L'homme l'observe depuis un moment, lui fait signe d'approcher. Il est marchand ambulant, propose des betteraves chaudes. Il n'est pas tout jeune, la soixantaine au moins. Il a un visage comique, avec un long nez, de grandes oreilles. Un regard paisible. Sur son crâne, le bonnet en laine des derviches.

Les amis sont avancés, il n'y aura pas d'interprète pour l'étrange monologue… L'homme le fixe, intensément. Il y a du feu dans ses petits yeux, si doux un instant plus tôt. Il marmonne quelques litanies – le nom 'Ali revient souvent – tout en dessinant devant lui d'invisibles figures. Puis s'arrête une minute, sans baisser les yeux, recommence une seconde fois. Lui souffle sur le visage, en guise d'adieu, comme son confrère de Massouleh…

Voyage trois fois béni, cette année, en Iran. Au début, à la fin. Double bénédiction, la seconde fois: une pour clore le voyage, l'autre pour la suite de l'aventure. ■

---

*Ces chapitres sont mis à la disposition de *La Revue de Téhéran* par son auteur.



▲ *Massouleh. Photo: Hassan Ghaffâri*

LECTURE RECIT

Nouvelles sacrées (XXIII)

Les fronts nord-ouest

Khadidjeh Nâderi Beni

En 1987, l'Iran change de tactique avec les opérations de Karbâlâ 10 et Fath 5 (le mot signifiant "victoire") qui sont réalisées simultanément sur une vaste région allant du nord-ouest de l'Iran jusqu'au nord de l'Irak. A la base de cette tactique, il y a l'idée que la déroute de l'armée irakienne ne pourra se réaliser qu'avec des opérations menées sur plusieurs fronts simultanément. Cette idée émerge en 1985 quand, dès la fin de l'opération victorieuse de Badr[1], la situation exige qu'on lance plusieurs opérations irrégulières pour affaiblir les forces irakiennes.

A l'époque, les commandants iraniens estiment que de grandes opérations classiques ne permettraient pas de diminuer la puissance de feu irakienne et décident de poursuivre une stratégie basée sur de courtes attaques-surprises. Toutefois, le manque d'équipements constitue une difficulté sérieuse dans la mise en pratique de cette nouvelle stratégie. C'est pourquoi il est finalement décidé de monter deux opérations à lancer simultanément: l'une régulière (Karbâlâ 10), et l'autre irrégulière (Fath 5).

Pour ce faire, le Sepâh établit la base de Ramadân dont la mission principale est de recruter et de former des troupes pour les opérations irrégulières. Durant le recrutement, des Kurdes irakiens rejoignent les rangs de l'Iran avec lequel ils partagent le même objectif: défaire l'armée de Saddam. Parallèlement, la nécessité d'engager de nouveaux fronts à l'ouest et au nord-ouest du pays pour atteindre certains objectifs se fait remarquer. Il s'agit de: 1) affaiblir la puissance militaire de l'Irak en l'engageant sur plusieurs fronts; 2) diminuer la pression irakienne sur les territoires du sud. 3) Limiter la présence militaire de l'Irak dans les régions sud et profiter de cette occasion pour planifier de nouvelles stratégies. 4) réduire la menace du groupuscule des Monâfeghins[2] à l'ouest du pays en augmentant les effectifs dans cette région.

La vaste opération de Karbâlâ 10 débute le 14 avril 1987 à 2 h du matin et dans la région de Mâvout[3]. La zone opérationnelle, qui s'étend de Sardasht, dans la province de l'Azerbâidjan de l'Ouest, jusqu'au nord de Soleymânieh, comprend un bon nombre de hauteurs et de vallées difficiles à passer. La montagne de Gârou, qui est le sommet le plus élevé de la région, abrite quelques petits villages kurdes. De plus, il y existe de vastes forêts qui facilitent le va-et-vient des forces opérationnelles même pendant le jour. D'ailleurs, la présence militaire de l'armée ennemie dans cette région n'est pas très conséquente.

Les forces d'infanterie de la base de Nadjaf sont engagées sur les fronts nord-ouest alors nouvellement ouverts dans le cadre de l'opération régulière. Cette opération est appuyée par l'opération irrégulière de Fath 5, exécutée par les forces armées de la base de Ramadân, dont les troupes sont appuyées par des rebelles Kurdes irakiens. Le 14 avril 1987 à 2 h du matin, l'opération de Fath est donc amorcée à partir de l'axe de Soleymânieh. Dans l'ensemble, l'armée irakienne est surprise par ces nombreuses attaques lancées à partir de plusieurs axes, les plus importants étant la ville de Mâvout, les collines de Tchankâvi, les hauteurs de Goudjân, Ghomeysh, Bassin, Ghareh Dâgh, et la rivière de Ghal'eh Tchoulân.

La phase principale des deux opérations consiste à faire se rejoindre toutes les forces opérationnelles (régulières et irrégulières) dans un endroit précis. Dans la planification de ces opérations, les commandants iraniens prennent en considération quelques points essentiels: 1) la jonction des forces

à l'ouest de Ghal'eh Tchoulân, 2) l'élaboration d'une route permettant la liaison des forces opérationnelles, 3) la mobilisation de forces logistiques pour soutenir les unités opérationnelles.

Avec le commencement de l'opération Karbâlâ 10, les forces de la base de Nadjaf sont surprises par des chutes massives de neige sur les sommets de Tchankâvi. En revanche, les unités de la base de Ramadân arrivent à consolider leur position sur les sommets de Goudjâr en territoire irakien. Le lendemain après-midi, l'armée irakienne lance des contre-attaques qui échouent. Après avoir dominé les autres hauteurs de cette région dont les monts de Galân, Jâjileh, Garmâvand, etc., les forces irrégulières ouvrent des routes permettant le passage des unités opérationnelles. L'Iran, conscient de l'importance stratégique de Soleymânieh et de ses districts, engage quelques unités très équipées pour lancer des contre-attaques. Les combats se prolongent pendant dix jours, et les forces iraniennes arrivent à atteindre tous les objectifs prévus. La collaboration des combattants kurdes avec les forces iraniennes lors de l'opération Fath 5 aboutit à la libération de près de 50 villages kurdes et des hauteurs limitrophes de Soleymânieh dont Esbidâr, Ghareh Dâgh, Kalân, etc.

Les troupes iraniennes prennent en outre le contrôle de la route Mâvout-Soleymânieh. Les équipements de radiotélévision du nord de l'Irak sont complètement détruits; de plus, des pertes conséquentes sont subies par l'armée irakienne: des centres militaires, dont le QG de la troupe 27 de l'infanterie, sont détruits; plus de 1500 soldats irakiens sont tués, blessés ou capturés; et enfin, une dizaine de chars et véhicules ainsi qu'un bon nombre d'équipements militaires sont anéantis. ■



▲ *Opération Karbâlâ 10*



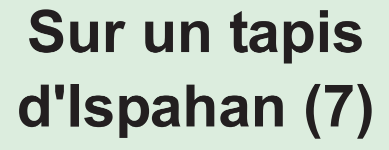
▲ *Opération Fath 5*

1. Voir notre article «Combat à l'est du Tigre», n° 117, août 2015, consultable à l'adresse: http://www.teheran.ir/spip.php?article2104
2. Gorouhak-e Monâfeghin; «Monâfegh» est un mot arabe qui signifie «hypocrite». Pour en savoir plus, voir notre article «Du Forough-e Djâvidân à Mersâd», n° 105, août 2014, consultable sur: http://www.teheran.ir/spip.php?article1933
3. Ville située au voisinage de Soleymânieh, au nord de l'Irak.

Source :

- Amiriân, Mohammad, *Seyri dar târikh-e djang-e Iran-Arâgh* (Aperçu sur l'Histoire de la guerre Iran-Irak), 5 vol., Centre des études et recherches de la Guerre, Téhéran, 1367/1988.

71



Sur un tapis d'Ispahan (7)

Kathy Dauthuille

XII

***Le médaillon
ou
La fontaine***

Rostam, muni de sa plume
et non accompagné du passeur
arrive au cœur du jardin,
tout à coup libre et solitaire.

Au centre de la création millénaire
se trouve le médaillon.
Là où naît la vasque d'albâtre,
là où naît le jet de la source,
là où naît l'illumination.

La fontaine n'est gardée
par personne;
car qui est passé
par les quatre carrés
est digne de s'abreuver
en toute liberté.

Alors le jardin féerique
devient tapis magique
et mandala de plantes
se changeant peu à peu
en tableau de théâtre.

A l'ombilic du parterre
sort la source claire
et tout le ciel se reflète
dans le miroir de l'onde.

Une ombre passe,
c'est celle de Salomon
ou celle d'Aladin;
ils viennent chaque soir
à la fontaine miraculeuse
de «la Source de Saadi».

Et tous les joueurs de luth
les attendent fidèlement,
assis sous les cèdres bleus
pour accompagner leurs paroles
jusqu'à la descente des cieux.

Disposées sur l'échiquier,
des lampes au pied de bronze
éclairent des chats gris perlé
qui somnolent et ronronnent
sur les turbans défaits
ou sur les coussins moirés.

De marbre blanc translucide
est la lumineuse fontaine;
on entend son eau claire
qui clapote et se déverse
sur les brillantes margelles.

Aussi la vasque occupe
toute la partie centrale
et trône en permanence
au cœur glorifié de la toile.

Aux rigoles, les geais
viennent tremper leur bec
et picorer les cailloux.
Les diverses couleurs
lancent des éclats
sous les cascades;
tout est gaieté
non mesurée.

Dans les ombres denses,
les vasques cruciformes
captent et animent
les reflets des lauriers.

C'est là que réside Farsâd,
le maître du lieu.
De là partent aussi
tous les chemins d'eau
et tous les fleuves
qui traversent le paradis.

D'ici vont les courants
dans les quatre directions,
coupés par autant de vents.
Du jardin, l'eau en est l'âme.
Farsâd recueille avec soin
l'élément vital et frais
dans la carafe ouvragée.
Le liquide remplira
le vase à deux anses,
la brillante bonbonne,
et tout récipient,
au ciel ressemblant.

Rostam se désaltère.
Dans l'eau limpide et divine,
l'ombre du platane
se reflète et tremble;
et passe la silhouette de l'âne
qui recherche une âme.

C'est l'eau qui chante et coule,
c'est l'eau qui mène la vie
dans toute la tapisserie.

C'est l'eau que le Mage persan
aime et recherche,
brillante et susurrante,
fraîche et purifiante

C'est l'eau qui frémit,
éclabousse et ruisselle,
abreuvant tous les plans,
les lavant et les régénérant.

Eau, sève de la terre
que le Mage persan
vient recueillir au matin
dans la coupe d'argent
et qu'il versera ensuite
sur les fleurs de sang.

L'arbre sacré porte la vie au zénith;
dans son déploiement de verdure,
deux pies volent et susurrent,
oubliant le temps et leur nid.
Mille et une lunes luisent
et se succèdent en cortège,
parcourant le saphir des nuits,
et venant cligner de l'œil
entre les margelles du puits.

De là, Rostam le bienheureux
va visiter les coins extrêmes
du vaste jardin glorieux.



XIII

Les écoinçons
ou
Les génies protecteurs

Trente génies bariolés
et trente oiseaux légendaires
habitent et gardent
les quatre écoinçons.

Aux langues de feu
alternent les amandes
et les larmes de Bouddha
qui, suspendues aux guirlandes,
font tour à tour pendant
aux pommes de pin
rouges et brillantes.

Ainsi, les génies
protègent les angles;
ils côtoient et relient
les diverses directions,
et toujours se manifestent
avec beaucoup d'attention.

Les nuages tantôt enflammés,
tantôt auréolés de volutes
agrémentent leur avancée
de façon fulgurante,
déployant une multitude
d'ailes tourbillonnantes.

Rostam participe
à la décoration de l'œuvre;
il apporte botehs et palmettes,
flammes vives,
arabesques et rosettes
pour les déposer
en offrande raffinée
aux quatre coins
du tapis magnifié.

Maintenant toutes les coupoles
se découpent dans les cieux,
signalant à qui le veut
les sublimes portes bleues.
Elles ouvrent des passages de
lumière
qui rejoignent les lointains
chemins
menant vers d'autres lieux
et d'autres destins.

En chaque coin précis
de ce paradis déroulé,
se trouvent des rochers,
solides contreforts
de l'antique mémoire,
sur lesquels viennent choir
maintes vies passées.

Les souvenirs sont effeuillés
jour après jour, au gré
des éphémérides laqués.

Entre le thym et l'oliban
se dessinent des entrelacs d'or
dont le centre géométrique
cache et protège au mieux
le respecté scribe studieux.

L'homme trace peu à peu
des signes énigmatiques
sur son vieux carnet
jauni et parcheminé,
posé depuis des années
sur ses genoux fatigués.

Au chant de la nuit,
succède le chant du jour
et les enluminures de glacis
entourent à l'infini
les parterres de fleurs
que Rostam parcourt
d'un regard songeur.

Au loin, les sons résonnent;
rumeurs et vagues de silence
se succèdent en harmonie
pour ouvrir à l'infini
de multiples fenêtres
d'espaces et de sagesse.
Là, les iris cobalt et orange,
sur leur tige frémissante,
portent haut leur tête
comme s'ils hissaient
des flammes et des rêves.

Mais quel est ce chant
qui soudain s'élève,
sortant des ramures
et passant au-delà des murs?
C'est un psaume de plain-chant,
lumineux et vibrant,
créant joie et bonheur
sourires et pleurs.

Jusqu'aux confins du tapis,
tout se rejoint et s'unifie.

Dans les fissures des songes,
se glissent des onguents de miel,
des cristaux prêts à se briser
et des froissements d'ailes.

D'arpèges en échos,
se crée un dépassement,
une exaltation incandescente,
ou une transcendance.

Chaque modulation
initie un faisceau
de rythmes et d'attentes
dans une pure
et délicate émotion
caressant les sens.

L'homme scande la récitation
qui emplit largement l'éther,
depuis les entrailles de la Terre
jusqu'à l'étoile polaire.

Alors, dans le ciel lapis-lazuli,
des variations outremer
entourent la Voie lactée;
des masses vaporeuses,
envoyées par les Dieux,
vont descendant en spirales
pour se poser en cortèges
sur le lumineux tapis
apprécié et transfiguré. ■

Dans les steppes de l'Asie centrale
Carnet de route d'un voyage en Ouzbékistan

Mireille Ferreira

Un peu d'histoire

L'Ouzbékistan fait partie des cinq ex-républiques soviétiques d'Asie centrale, avec le Turkménistan, le Kirghizstan, le Tadjikistan et le Kazakhstan. Cette région, lieu de passage de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud, fut le carrefour de nombreux peuples nomades et sédentaires ainsi que des religions puisqu'elle a connu chamanisme, zoroastrisme (qui, comme en Iran, a laissé des pratiques coutumières), bouddhisme, christianisme nestorien, judaïsme, manichéisme, soufisme et islam sunnite.

En Ouzbékistan, nous avons rencontré, outre des Ouzbeks, des Russes, des Tadjiks, des Kazakhs, des Tatars, des Coréens, des Kirghizes, des Ukrainiens, des Turkmènes, des Turcs, des Mongols, des Chinois, des Indiens. Les Perses ont été présents dans ces régions jusqu'au XVIIe siècle et y ont laissé des traces, notamment sur le plan linguistique, puisque les Tadjiks parlent un persan proche de celui des Iraniens. La langue ouzbek, très iranisée, s'écrit en caractères latins, après être passée successivement par les alphabets arabe et cyrillique.



▲ *Le monument commémorant le tremblement de terre de Tachkent en 1966. Photos: Mireille Ferreira*

Après les Scythes nomades qui, en 800 av. J.-C., en chassèrent les habitants grâce à leur arc redoutable aux flèches meurtrières, cette région d'Asie centrale fut conquise tour à tour par les Perses achéménides, les Turcs, les Arabes, les Mongols de Gengis Khan puis de Tamerlan. Les Russes du Tsar qui, d'une part, lorgnaient sur les ressources naturelles et, d'autre part, voulaient abolir l'esclavage qui sévissait dans la région, et dont ils étaient les premières victimes, s'y installèrent dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Les Anglais eurent aussi quelque velléité mais ne réussirent pas à s'imposer face aux Russes.

Après la révolution de 1917, les Soviétiques y créent les cinq républiques d'Asie centrale de l'Union, en fait des colonies qu'ils vont piller sans retenue, grandes pourvoyeuses de produits agricoles, auxquelles ils imposent une mono-culture, catastrophique pour les hommes et leur environnement. Ils chassent de leur terre, réduisent à la famine et déportent en Sibérie des milliers d'autochtones (on parle d'un million de victimes)

Staline dessinera les frontières qui les séparent encore de nos jours. Frontières sans logique apparente, de petites enclaves se trouvent au milieu des autres républiques, l'idée qui prévaut au choix de ce découpage étant une division des différentes ethnies.

La langue russe sera imposée dans toutes les républiques et cohabite encore avec la langue de l'ethnie dominante: l'Ouzbek en Ouzbékistan, le Tadjik au Tadjikistan, etc. Selon leur origine, les nationaux parlent fréquemment trois langues, voire davantage, selon leur ethnie d'origine. A la disparition de l'Union soviétique en 1989, ces ex-républiques sont abandonnées à elles-mêmes par les Russes. L'indépendance leur tombe sur la tête sans qu'elles s'y attendent dès 1991.



▲ *Un souzani du musée de Tachkent*

Tachkent, capitale verdoyante

Notre guide Nina et Léonid, son mari, nous attendent à l'aéroport de Tachkent. Ils sont tous deux Russes, nés en Ouzbékistan. A partir de 1941, de très nombreux Russes viennent s'installer dans les républiques d'Asie centrale, où les usines stratégiques d'armement sont mises à l'abri du régime nazi. C'est ainsi que les parents moscovites de Nina se retrouvent à Tachkent à construire les Iliouchines de l'Armée rouge. Après un petit en-cas, nous partons faire un tour de reconnaissance de la capitale. Peu de vieux quartiers dans cette ville, les tremblements de terre - le dernier dévastateur a eu lieu en 1966 - et les urbanistes soviétiques ont eu raison des vieilles pierres. Des artères larges de six à huit voies de circulation la traversent. Toutes sont encadrées d'agréables contre-allées plantées de grands arbres, donnant un centre-ville vert et très aéré. Par contre, de grandes barres de béton lépreuses, héritage des époques Khrouchtchev et Brejnev, construites dans l'urgence, notamment au moment du dernier tremblement de terre, défigurent certains quartiers.

> Les Perses ont été présents dans ces régions jusqu'au XVIIe siècle et y ont laissé des traces, notamment sur le plan linguistique, puisque les Tadjiks parlent un persan proche de celui des Iraniens. La langue ouzbek, très iranisée, s'écrit en caractères latins, après être passée successivement par les alphabets arabe et cyrillique.

Nous visitons une belle maison bourgeoise, construite par un diplomate russe au XIXe siècle, qui abrite depuis 1937, un musée des arts appliqués. Nous y admirons notamment de superbes



▲ *Le musée Faizullah Khodjaïev à Boukhârâ*

souzani[1], qui font partie de la dot des jeunes filles à marier, proches de ceux qui sont créés en Iran. On en trouve à profusion sur les marchés ouzbeks, où les pièces anciennes, tirées des coffres de famille, font la convoitise des collectionneurs qui les revendent en Occident à un prix très élevé. A quelques pas de là, le grand magasin Tsum, qui date de l'ère soviétique, affiche sa décoration quelque peu désuète.

Ici, comme en Iran, on fête Norouz. Les spectacles de chants et de danses créent une activité peu commune dans cette ville devenue musée par la volonté de ses restaurateurs.

Norouz à Khiva

En fin d'après-midi, nous prenons l'avion pour Urgench et arrivons à la nuit à Khiva, située en bordure de la grande steppe d'Asie centrale. La beauté des monuments restaurés de cette ville remarquable justifie son classement au patrimoine de l'UNESCO. Ichan Khala, sa muraille monumentale, abrite de vieilles tombes zoroastriennes, perchées sur ses flancs dans le souci de ne pas souiller la terre des restes humains.

Le lendemain est le premier jour du printemps. Pluie et froid glacial nous accompagneront toute la journée. Ici, comme en Iran, on fête Norouz. Les spectacles de chants et de danses créent une activité peu commune dans cette ville devenue musée par la volonté de ses restaurateurs. Au temps du Khan de Khiva qui gouvernait la région, les monuments islamiques avaient été abandonnés à leur triste sort. Les Soviétiques, voulant sauver la ville ancienne de la ruine qui la menaçait, l'avaient vidée de ses habitants, qui s'installèrent à sa périphérie. Depuis quelques années, des familles

réinvestissent peu à peu les lieux.

Le désastre de la mer d'Aral

Au troisième jour, nous prenons la route pour Boukhârâ, sous un beau soleil, à travers steppe et désert. Nous longeons pendant quelques kilomètres l'Amou Daria, le fougueux fleuve Oxus qui impressionna tant Alexandre le Grand, et qui n'est plus ici qu'un filet d'eau. Les Soviétiques avaient fait de l'Ouzbékistan le fournisseur de coton de l'URSS et sa production intensive n'a pas cessé avec l'indépendance. Suite à l'irrigation intensive des champs de coton, 90% des eaux de l'Amou Daria sont détournés dans des canaux d'irrigation. Il en est de même du Syr Daria, l'autre grand fleuve du pays. Ces deux fleuves alimentant la mer d'Aral, ce détournement est la principale cause de son spectaculaire assèchement. Elle est tapissée d'une épaisseur considérable de boue, résidu des engrais, pesticides et désherbants de la culture cotonnière. La pêche y a totalement disparu. L'ancienne côte est dorénavant un désert de sel blanc comme neige, endommageant les cultures et obligeant la population à fuir vers Noukous, la ville la plus proche, capitale de la région autonome de Karakalpakie, au Nord-Ouest du pays.

Boukhârâ et le musée Faizullah Khojaïev

Au quatrième jour, nous commençons à visiter cette ville, sainte pour les musulmans, qui considèrent que trois pèlerinages à Boukhârâ équivalent à un à La Mecque. Contrairement à Khiva, le centre-ville est ici habité et plein de vie. Les madrasas, mausolées et mosquées se succèdent. Selon la croyance populaire, il y aurait une mosquée pour chaque jour de l'année. A la tombée de la nuit, nous nous installons dans une vieille maison du centre de Boukhârâ qui offre de magnifiques chambres au décor traditionnel.

Au cinquième jour, nous parcourons de beaux marchés traditionnels et visitons deux mausolées situés à la périphérie. Puis nous nous arrêtons au très intéressant musée Faizullah Khojaïev. La maison, construite en 1890, est un bel exemple de demeure ouzbek du XIXe siècle. Son organisation évoque celle des maisons qâdjâres d'Iran. Elle s'ouvre sur un vaste jardin précédant les entrepôts qui contenaient les balles de coton, les fourrures d'astrakan, la laine du mouton karakul, et autres produits manufacturés que la famille négociait. Une vaste cour



▲ *Le minaret Kalta Minor à Khiva*

précède la partie réservée à la réception et une autre celle réservée aux femmes. La réception, qui abrite le musée, et une partie des pièces réservées aux femmes, ont été joliment rénovées. Ici, les visiteurs sont invités à revêtir l'habit du grand Khân et les visiteuses celui de la femme ouzbek du temps des émirs. Constitué de quatre couches de vêtements superposés, de coton et de soie, cet habit est complété par un masque en crin de cheval, le *tchedra*, couvrant le visage, qui permettait de voir, très mal, sans être vue. Khojaïev fera supprimer cet habit traditionnel, très inconfortable, porté dès le plus jeune âge par les filles, y compris à l'école dans les salles de classe.

Héros de l'ère pré-soviétique, Faizullah Khojaïev est né en 1896, fils d'un riche marchand ouzbek. En quittant Boukhârâ pour Moscou en 1907 avec son père pour y faire des études, il se rend compte de l'état moyenâgeux de son pays et de l'anachronisme du milieu privilégié qui est le sien. De retour au pays, il fonde un mouvement réformateur, le Djadid, en 1916. Fin 1917, il fuit à Tachkent après la défaite des bolcheviques qu'il avait incités à s'emparer de Boukhârâ. Il y revient en 1920 après la fuite de l'Emir et est nommé chef de la République populaire de Boukhârâ (1920-1924), république de façade, dirigée en fait par les Soviétiques. Il échappe aux purges qui frappent les élites nationales et devient président du conseil des commissaires du peuple de l'Ouzbékistan soviétique de 1925 à 1938. Il rêve d'une plus grande indépendance et combat, en particulier, la monoculture du coton imposée à son pays. Son slogan «le coton ne se mange pas» lui attire la haine de Staline, qui le fera arrêter - sous des charges fabriquées de toutes pièces - et exécuter en 1938, lors des purges liquidant le "bloc trotskiste de droite". Son épouse mourra dans un



▲ *La mosquée Chor Minar à Boukhârâ*



▲ *La place du Registan à Samarkand*

goulag de Sibérie. Il sera réhabilité en 1966, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, et ce musée sera créé trente ans plus tard.

Samarcande et la cité antique d'Afrosiab

Après cette visite, départ pour Samarcande par une belle route qui traverse des villages agricoles et de grandes plaines. Nous logeons dans la maison d'une famille, située au pied du magnifique tombeau de Tamerlan.

En arrivant au pied de la prestigieuse place du Registan, le choc esthétique reste fort malgré la multitude de photos ou de reportages vus sur ses trois madrasas. La journée est remplie par les visites des tombeaux du site de Châh-i-Zinda, de la mosquée de Bibi Khânoum, du marché central coloré, entouré de nombreuses boutiques proposant de somptueuses étoffes.

Le lendemain, visite du site d'Afrosiab, cité antique rasée par Gengis Khân, inhabitée depuis six siècles. Elle n'est plus qu'un vaste champ qui fait le bonheur des archéologues. Les fouilles ont été entreprises en 1986 par des équipes franco-ouzbeks. Un musée présent sur le site rappelle au visiteur que l'Ouzbékistan faisait partie de l'Empire perse achéménide. Nous y voyons les Sogdiens, Bactriens et Scythes des frises du grand escalier de Persépolis, peuples des trois



▲ *Statue de Khodjâ Nasreddin sur une place de Boukhârâ*

satrapies perses de la région, qui venaient rendre hommage à Darius le Grand, leur empereur.

Samarcande et Tamerlan

Au XIVe siècle, Tamerlan s'installe à Samarcande qui devient sa capitale. Il fait ériger les superbes monuments - mosquées, mausolées, écoles coraniques - que nous admirons encore de nos jours grâce aux Soviétiques qui, dès leur installation dans le pays, les réhabilitent, conscients du patrimoine historique et culturel qu'ils représentent.

Tamerlan, un des chefs de guerre les plus meurtriers de tous les temps fait, depuis l'indépendance de 1991, un retour spectaculaire dans le cœur des Ouzbeks, en lieu et place de Lénine, désacralisé au lendemain de la chute de l'URSS. Des statues monumentales voient le jour dans les villes du pays. Selon la légende, Tarmerlan est aussi dangereux mort que vivant. A l'intérieur de sa sépulture, une épitaphe prévient: «Si on me relève de mon tombeau, la terre tremblera». De fait, en 1941, Staline fait exhumer sa dépouille, espérant connaître le secret de son invincibilité. Trois jours plus tard, l'Allemagne nazie envahit l'URSS. Le corps est replacé dans son tombeau… trois semaines avant la victoire de Stalingrad. On dit que le visage de Tamerlan représenté sur ses statues est conforme aux observations des scientifiques ayant participé à l'exhumation.

Mollâ Nasreddin

Molla Nasreddin, nommé aussi Khojâh Nasreddin, sympathique personnage, est très populaire auprès des peuples d'Asie centrale, d'Iran et de Russie. En Ouzbékistan, les statues de bronze, statuettes de terre cuite vendues aux touristes et miniatures le représentant sont partout. Monté sur son âne, à qui il prétendait apprendre à lire, il est l'incarnation du bon sens et de la malice populaires. Tout le monde ici connaît les fameux contes persans qui le mettent en scène.

En voyant ce bronze installé sur une place de Boukhârâ, devant un plan d'eau, Nina nous raconte une histoire de Nasreddin: Un marchand était en train de s'y noyer. Les témoins de la scène lui crient de leur donner la main pour le sortir de là, mais il continue de se débattre sans rien tenter pour être sauvé. Khojâh Nasreddin arrive alors sur son âne, tend une pièce au marchand en l'enjoignant de la prendre. Nasreddin lui saisit la main tendue et le sauve. Se tournant vers les témoins de la scène, il leur explique que «prendre» fait partie du vocabulaire des marchands mais pas «donner». ■

---

1. Tissages brodés à la main. De *souzan*, qui signifie aiguille, comme en langue persane.

Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.

En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.

Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.

Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.

La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.

Toute citation reste autorisée avec notation des références.

ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.

در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.

مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.

چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.

« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.

نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال	Nom de la société (*Facultatif*) موسسه
شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال	Nom نام خانوادگی — Prénom نام
1 an 40 000 tomans	Adresse آدرس
6 mois 20 000 tomans	Boîte postale صندوق پستی — Code postal کدپستی
	E-mail پست الکترونیکی — Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

شش ماهه ۸۵۰/۰۰۰ ریال — یک ساله ۱/۷۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

6 mois 85 000 tomans — 1 an 170 000 tomans

Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیر بریگودیو
میری فِررا
اِلودی برنارد
ژیل لانو
مجید یوسفی بهزادی
خدیجه نادری بنی
زینب گلستانی
مهناز رضائی
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
شهاب وحدتی
سپهر یحیوی

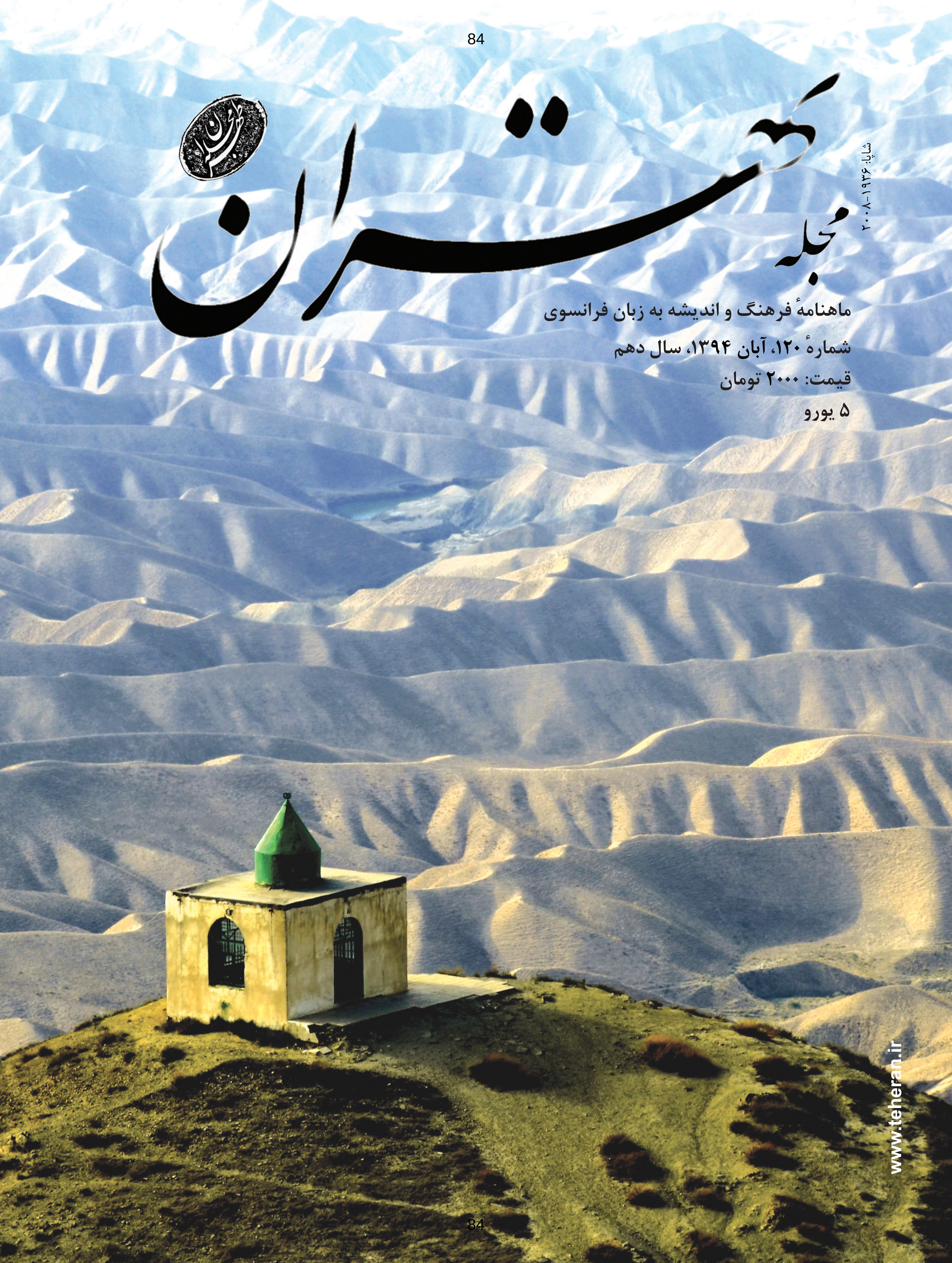
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Vue du tombeau de Khâled Nabi


مجله تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۱۲۰، آبان ۱۳۹۴، سال دهم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
www.teheran.ir